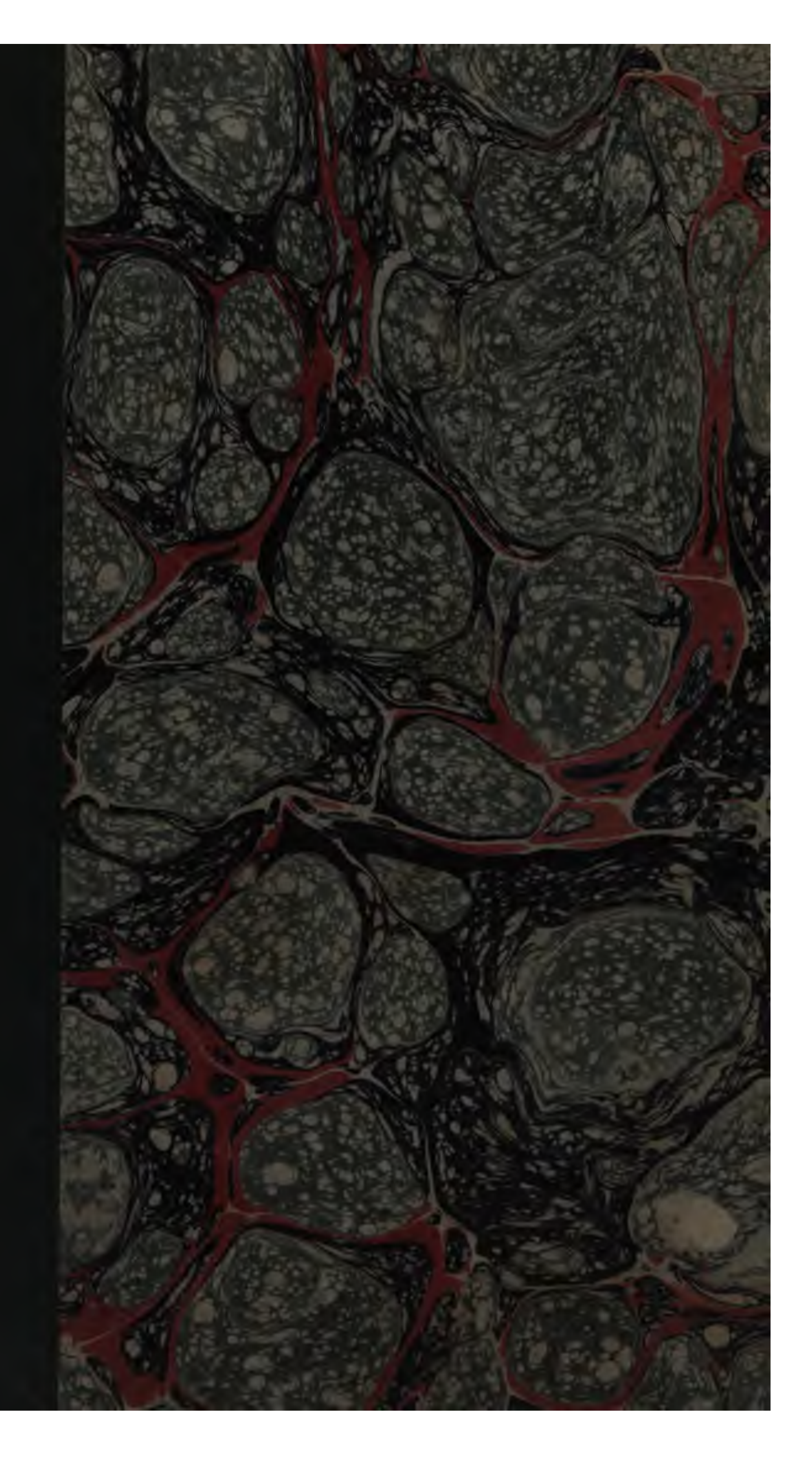
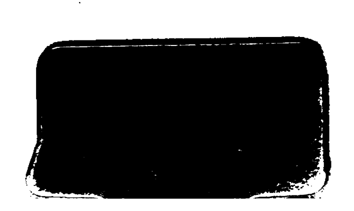



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



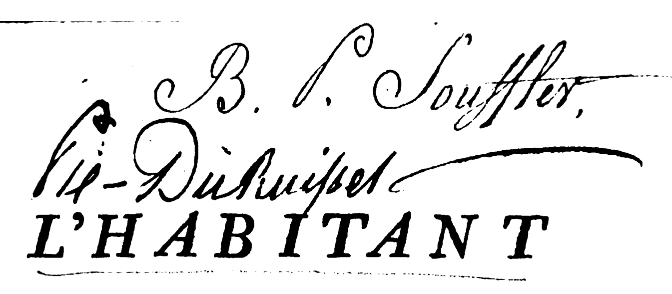
B. l. Souffler

Cheva

L'HABITANT

DE LA

GUADELOUPE.



L'HABITANT

DE LA

GUADELOUPE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

Par M. MERCIER.

A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

1782.



LIBRARY

B. 1. Souffler



AVERTISSEMENT.

Le fonds de cette piece est tiré d'un roman anglois, intitulé, Miss Sidney Bidulph; *il renferme un trait de morale si important, & dont l'application peut se faire si souvent dans le monde, que l'auteur n'a pu résister à l'envie de le développer davantage, en le mettant sur la scene. Il y a ajouté tous les accessoires propres à faire ressortir les caracteres principaux. C'est au grand jour du théatre qu'il a cru devoir exposer les maximes que lui offroit le sujet de son ouvrage; son but a été de livrer la guerre à la dureté de cœur & d'honorer les vertus compatissantes qui se cachent dans les rangs obscurs de la société.*

On trouve aussi du même auteur, chez la Société Typographique,

ZOÉ, drame en trois actes.

LES TOMBEAUX DE VERONE, drame en cinq actes.

PERSONNAGES.

M. DORTIGNI, *financier.*

Madame DORTIGNI, *sa femme.*

Madame MILVILLE, *veuve, sœur de M. Dortigni.*

VANGLENNE, *cousin-germain de M. Dortigni.*

MULSON, *agent de change.*

BRIGITTE, *attachée à madame Milville.*

DEUX ENFANS *en bas âge.*

UN NOTAIRE.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La scene est à Paris.



L'HABITANT DE LA GUADELOUPE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

(M. Dortigni est devant un secretaire couvert de papiers. Madame Dortigni en déshabillé & dans une chaise longue.)

DORTIGNI.

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, madame ; je ne vous confierai plus mon argent.

Madame DORTIGNI.

Que vous êtes mauſſade !.. Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame... entendez-vous ?

Madame DORTIGNI.

Vous ne riſquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis ; nous ferons de moitié. Je jouerai avec Artémiſe : c'eſt la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, & nous partagerons. *écrira de moitié*

DORTIGNI.

A la bonne heure : choiſiſſez vos adverſaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réſervés, attentifs, qui obſervent tous les coups : faites la partie des têtes évaporées, des gens diſtraits... Voilà les bons joueurs.

Madame DORTIGNI.

Oh ! laiſſez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il eſt tems que je vous

faſſe une très-ſérieuſe réprimande ſur l'excès de vos dépenſes.

Madame DORTIGNI.

Mais, monſieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épouſé que pour écarter la gêne [redacted] ~~quelle j'étois avant de me marier~~ ?

DORTIGNI.

Madame, je ne veux vous ravir aucun des privileges que donne l'état de femme mariée... Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez; mais de grace, ménagez ma bourſe... C'eſt le point eſſentiel.

Madame DORTIGNI.

Votre extrême économie ne regarde que moi... Et votre table, monſieur.... votre table ?

DORTIGNI.

N'en jouiſſez-vous pas, madame ?.. J'ai bien des raiſons pour me conduire comme je fais, & vous en conviendrez. On attire ainſi du monde, on prend un nom, un rang...

Vous savez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires sans mot dire à table qu'à la bourse... Mais vos parures, madame, cela est effroyable.

Madame DORTIGNI.

Parle-t-on de cela ?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes !

Madame DORTIGNI.

Il faut bien soutenir un luxe nécessaire & écraser ces femmes de conseillers, de présidens, qui sechent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureusement que rien ne me rebute, & que pour gagner un écu je ne trouve rien de difficile.

Madame DORTIGNI.

Je vous seconde de tout mon pouvoir... Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis... Lui avez-vous prété ?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Avec caution, intérêts d'avance.

DORTIGNI.

Oui, madame, & qui plus est, nantissement. Je songe à tout.

Madame DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Point d'intendant, vous le savez : je fais valoir moi-même tout mon bien, & j'y veille avec la plus scrupuleuse attention... Mais à quoi sert mon travail obstiné, si vous continuez la dépense énorme ?... Que ne prenez-vous sur vos épargnes ?

Madame DORTIGNI.

Vos reproches m'excedent... De mon côté j'agis assurément. Quelle femme est plus attentive que moi à déterrer les vieux malades qui paient les complaisances ? Mes soins assidus auprès de ce moribond pendant trois semaines que je l'ai dorloté, m'ont valu mes nouvelles boucles d'oreilles.... Elles sont

ſuperbes. Quelqu'autre malade paiera l'aigrette.

DORTIGNI.

Ne les prenez que bien mourans, madame : qu'ils n'aillent point traîner ou en revenir ; car ceux qui en reviennent perdent ordinairement la mémoire de tout ce qu'on a fait pour eux.

Madame DORTIGNI.

J'en couche un en joue, & je vous proteſte que j'en attraperai un bon legs. Il n'ira pas plus de quatre mois.

DORTIGNI.

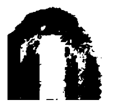
Bien, bien... De mon côté, je vous annonce, madame, que cette paire de flambeaux vermeils que vous avez vus ne me coûtent pas un ſol.

Madame DORTIGNI.

Voilà qui eſt admirable.

DORTIGNI.

C'eſt une nouvelle curatelle qui m'a valu cela... Il n'y a rien de ſi lucratif.



Madame D O R T I G N I.

Vous avez des momens où vous êtes un homme vraiment à citer. . . Bien vu ; on a entre les mains des fommes confidérables, & on les fait travailler.

D O R T I G N I.

J'ai dreffé mes batteries ; & dans ce moment je cours de toutes mes forces après quatre ou cinq tuteles, parce que l'une, felon mes plans, fervira à l'entretien de mon équipage, l'autre à ma maifon de campagne, la troifieme à mon jardin.

Madame D O R T I G N I.

Votre jardin ! Cette idée me fait frémir. . . Cette fantaifie eft bien coûteufe.

D O R T I G N I.

D'accord ; mais j'y ferai venir des fruits, & dans la primeur j'en enverrai des préfens aux gens en place : ces petites chofes-là les captivent.

Madame D O R T I G N I.

Et moi, que je trouve l'occafion d'être couchée fur un teftament, & je ne craindrai pas

d'appliquer de mes mains les flanelles sur les membres souffrans du testateur goutteux.

DORTIGNI.

Mais à propos, madame, j'ai à vous consulter; car vous avez le sens si droit... Sur quelle tête placerons-nous cet argent? Il a été décidé entre nous que ce seroit à fonds perdu.

Madame DORTIGNI.

Oui, monsieur, s'il vous plait... Je le veux...

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Madame DORTIGNI.

Ils sont rares; mais je vais vous en indiquer un qui me paroît devoir vivre cent ans. Plaçons sur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame?

Madame DORTIGNI.

C'est que ce jeune duc est grand chasseur, fort, sot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, & n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-tems & en pleine santé.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup-d'œil.

Madame DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons : demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

Madame DORTIGNI.

Suivez toujours mes conseils... Ne hantez jamais que les riches, & point d'autres ; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

Madame DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, & vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'eſt bien mon projet.

Madame DORTIGNI.

Ne prenez aucune ſorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en regle, & ſur-tout dans les plus petites choſes ; les grandes ſe recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier ; car il peut être dans la ſuite d'une extrême conſéquence. Il y a des gens qui, dans l'effuſion de leur ame, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes ſortes d'aveux. Ils paient cher leur franchiſe. Au bout de quinze ans une petite lettre bien acquiſe, bien conſervée, dont ils ne ſe ſouviennent ſeulement pas, ſert de preuve contr'eux, & on les tient ainſi en reſpect... Je garde tout, je numérote tout très-exactement.

Madame DORTIGNI.

Ainſi fait un homme d'ordre, qui lit dans l'avenir ; il veille ſur tout ce qu'il écrit, &c.

fait mettre à profit l'imprudence ou l'indiscrétion de ceux qui ne prévoient rien.

DORTIGNI.

Ma correspondance est suivie jour par jour, madame ; je suis bien en regle, je vous assure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuse que j'ai retrouvée en revisant mes anciens papiers. Le croiriez-vous ? elle date de près de vingt & un ans ; elle est d'un mien cousin-germain, qui fut vers ce tems-là chercher la fortune ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Madame DORTIGNI.

Et comment savez-vous qu'il est mort ?

DORTIGNI.

C'est qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Madame DORTIGNI.

Oh ! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

C'étoit un de ces gens d'esprit qui ne savent point gagner de quoi avoir du pain.

Madame DORTIGNI.

Grand esprit, par ma foi!

DORTIGNI.

Il brilloit à Paris dans les sociétés; on citoit ses bons mots, ses saillies; il se mêloit de faire des contes agréables, des petits vers; on l'entendoit raisonner sur tout; il dédaignoit la fortune, & puis il est mort de misere.

Madame DORTIGNI.

Mais il me semble qu'il avoit assez de ressemblance avec votre chere sœur, qui se pique de connoître les livres & d'être au fait de la littérature... C'est ma bête. A propos, avez-vous de ses nouvelles?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

Madame DORTIGNI.

Soit... A-t-elle rendu les livres que je lui avois prêtés?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus... Je vous en

avertis, je ferme ma bibliotheque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûtoient rien; & quand je lui avois prêté un ouvrage, elle sembloit, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Est-ce que je suis faite pour perdre mon tems à suivre toutes ces folles, ces sottes idées-là! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'est celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander, & je l'ai prise au mot.

Madame DORTIGNI.

C'est une ~~bégueule~~ précieuse, entendez-vous, & qui m'ennuie étrangement!

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus, & chacun de son côté me semble fort satisfait.... Ainsi...

Madame DORTIGNI.

A son aise. Elle a l'orgueil insolent de passer pour une bonne mere, avec ses ~~deux~~

marmots en bas âge, qu'elle mene par-tout. J'ai bien besoin de cela, moi! Elle semble dire : voyez comme je les éleve, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance!.. Vous ne faites pas de même, ma belle soeur... Oh! on ne sauroit y tenir... D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique! soupirant toujours après son époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer: le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique; mais elle l'a voulu. Je le lui avois prédit: j'eus beau lui dire dans le tems, il n'est pas riche, ma soeur; prenez-garde, c'est bien le plus grand défaut qu'un homme puisse avoir. Elle me répondoit: il est aimable, il est plein de droiture, il est vertueux. Et avec cette belle tendresse, & ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrieme étage; & je ne sais pas même si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

Madame DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces esprits avantageux qui croient en savoir plus que les gens sensés, qui affichent je ne sais quels sentimens ridicules, qui ne font point cas des richesses, comme s'il y avoit effectivement quelqu'autre chose de réel dans le monde. Elle fait encore la fiere au milieu de sa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il est vrai.

Madame DORTIGNI.

Oh bien, qu'elle étale sa dignité & toute sa philosophie entre quatre murailles.... Je ne veux plus la voir.

SCENE II.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un homme est là qui attend depuis une demi-heure, & qui demande à

vous parler de la part de M. de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne!... Voilà du nouveau : est-ce bien ce nom-là ?.. Voyez si vous ne vous seriez pas trompé. (*Le laquais sort.*) C'est le nom du cousin ; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.............

Madame DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre esprit qui voyage soudain en Amérique après votre très-éloigné cousin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui se ressemblent à l'infini !

LE LAQUAIS.

Monsieur, cet homme dit qu'il a quelque chose à vous communiquer de vive voix de la part de M. de Vanglenne, votre cousin - germain, qu'il a vu derniérement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh ! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de sa personne... Cela m'étonne à un tel point !..

Madame

Madame DORTIGNI.

Il n'eſt donc pas mort ?

DORTIGNI.

Je ne ſais, madame ; mais j'ai toujours des preſſentimens de tout ce qui doit m'arriver... Faites entrer... Parbleu ! je ſuis curieux...

SCENE III.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, VANGLENNE.

(*Vanglenne attend pour parler, que le domeſtique ſoit ſorti.*)

Madame DORTIGNI, *à part.*

AH, mon Dieu, quel meſſager ! qu'il eſt ſec !

DORTIGNI.

Eh bien, monſieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE.

Dieu ſoit loué, mon cher couſin ! que

j'ai de joie à vous revoir ! M'auriez-vous entiérement oublié ?

DORTIGNI.

Quoi, monsieur, vous seriez... Je ne vous remets pas.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là ? C'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons tous cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas ! & c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-tems, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeller des traits ....

VANGLENNE.

Oh ! je vous reconnois bien, moi; mais

je suis bien plus changé que vous, & cela n'est pas étonnant.. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger ... Mon ton de voix, du moins, au défaut de mes traits. ...

D O R T I G N I.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

V A N G L E N N E.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras... Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

D O R T I G N I.

Amitié de college, d'enfance.... oui, nous avons souvent polissoné ensemble.... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plaît ?.. quels ordres, monsieur, avez-vous à me donner ?

V A N G L E N N E.

Je n'en ai point, mon cher cousin ... Le pauvre, hélas! les reçoit & n'en donne point.

Madame D O R T I G N I, *à part.*

Oh! il va lui demander de l'argent.... Je chasse mon portier. Cet animal! laisser en-

trer un pareil homme, malgré mes recommandations journalieres.....

VANGLENNE.

J'étois établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, monsieur. (*à part.*) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avois amassé quelque chose avec beaucoup de peine... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme & mon fils, & n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parloit vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne ; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

Madame DORTIGNI.

Ah, quel insupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaisseau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui satisfaisoit

à mes desirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne... J'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les papiers publics. [redacted]... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Madame DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux, puisqu'ils n'avoient plus rien au monde... Autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, madame; ce ne sont pas les plus à plaindre: j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations! Mais je me suis armé de constance & de courage. J'arrive & je m'informe de vous... Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance! que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix...

Madame DORTIGNI.

L'aisance! Qui vous a dit cela, monsieur? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris!.. Vous

avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez, madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit...

Madame DORTIGNI.

Hé bien, monſieur, l'on eſt comme tout le monde.... vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du néceſſaire fait, malgré lui, des remarques ſur tout ce qui le frappe ; il voit, il ſent la diſtance extrême qui le ſépare de ceux qui ſont heureux.

Madame DORTIGNI. à part.

Ah ! je ſuis ſur les épines .... Il n'aura pas l'eſprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, monſieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite eſt fort étrange envers nous ; vous vous introduiſiez ici par ſupercherie ; vous prenez un faux nom, ſous



le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce subterfuge est un mensonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, sous cet habit qui ne révele que trop mon indigence, ne devoir point me faire connoître à vos domestiques... C'est par discrétion, mon cher cousin, par discrétion, je vous l'assure, que j'ai usé de ce moyen qui cachoit ma détresse.

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire...

VANGLENNE.

Une lettre n'auroit jamais parlé comme ma présence. J'ai conçu plus d'espoir en venant vous supplier moi-même & vous exposer de vive voix ma triste & douloureuse situation....

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choisi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le sort vous a fait mon cousin, vous ferez naufrage sur les côtes d'Espagne, &

moi j'en ferai resfponfable à Paris . . . vous viendrez au bout de vingt ans me dire me voici, fecourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette priere à vous faire. . . Je ne vous le déguife point.

Madame DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis fur le même vaiffeau ?

VANGLENNE.

Hélas ! oui, madame.

Madame DORTIGNI.

Cela eft fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris. . . Au refte, ce qui eft au fond de la mer ne peut pas revenir fur l'eau à notre commandement; & malgré tout le defir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le reftituer.

VANGLENNE.

Je le fais, madame. . . mais. . . Je fuis encore bon à quelque chofe, & je viens implorer votre bienfaifance, votre générofité.

DORTIGNI.

Dans votre jeunesse, monsieur, vous n'avez voulu rien faire; vous vous répandiez dans les sociétés brillantes, tandis que les autres ~~piquant l'escabelle~~, travailloient assidument chez le procureur, chez le notaire.... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeunesse dissipée, je l'avoue, je ne suis pas à m'en repentir; j'étois bien jeune alors, & la séduction des plaisirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laissant force dettes.

VANGLENNE, *vivement.*

Ah! mon cousin, elles ont été toutes fidélement acquittées depuis... Je vous le proteste.

DORTIGNI.

Vous étiez d'un caractere assez disposé à faire des plaisanteries, à jouer des tours hasardés.

VANGLENNE.

Fort innocens, vous l'avouerez, mon cher cousin, & qui n'ont nui à personne.

DORTIGNI.

Toutes ces niaiſeries annonçoient en vous un caractere & un eſprit peu ſolides.

VANGLENNE.

Vous l'avez reçu en partage, cet eſprit; votre fortune ſolidement établie en fait foi. J'ai été plus mal favoriſé, & j'en porte la peine.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Ah, que dites-vous, mon cher couſin! Cela n'eſt pas.

DORTIGNI.

Mais, mais, cela n'eſt pas: voilà un démenti formel, monſieur.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt bien inſolent....

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon deſſein n'eſt pas d'offenſer ?

DORTIGNI, *avec courroux.*

Coment, monſieur... vous oſez....

V A N G L E N N E.

Excusez ; je veux dire seulement, que mon cher oncle m'a donné en tout tems des preuves constantes de son amitié. . . Il a daigné m'écrire plusieurs fois. . . J'ai de ses lettres sur moi. . . . (*Il tire un porte-feuille.*) En voici que je garde bien précieusement. Vous verrez qu'il m'estimoit.

D O R T I G N I.

Je n'ai pas besoin de les voir.

V A N G L E N N E.

Ses lettres disent que, sans deux enfans qu'il avoit, & auxquels il devoit comme de raison toute préférence, il m'auroit fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la distance des lieux, en recommandations, en services, [redacted] qui obligent plus que de l'argent..... La mémoire de votre pere, mon cher cousin, me sera à jamais chere & sacrée.

D O R T I G N I.

Mon pere étoit d'une facilité coupable quelquefois, j'ose le dire.... N'a-t-on pas

été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ ?

VANGLENNE.

Il est vrai, c'étoit pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

DORTIGNI.

Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur ! libertinage ! inconduite caractérisée !... Oublier ses héritiers légitimes & naturels ! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

VANGLENNE.

Je le crains; mais considérez que tout cela ne vient que d'une seule & même faute..... La légéreté de mes premieres années, je l'ai depuis cruellement expiée. Je n'ai manqué ni à l'honneur, ni à la probité; & si je suis pauvre, je n'ai rien fait qui puisse vous faire rougir, ou vous déterminer à me repousser de votre sein.

Mme. Dortigni.

vous avez raison.

Madame DORTIGNI, *faisant des nœuds.*

Mon mari fait quelquefois des aumônes. . . Mais tout ce qu'il peut donner en ce moment est placé.

VANGLENNE.

Je ne prétends point être à charge, madame ; j'implore seulement de l'emploi : pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change : mon écriture est convenable ; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude. . . J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, & je serai bientôt placé.

Madame DORTIGNI.

Bientôt placé ! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, & même par les Puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, monsieur.

Madame D'ORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun ſon tour, & le nombre des ſolliciteurs eſt immenſe.

DORTIGNI.

A l'infini.

Madame DORTIGNI.

D'un coup de pied ſur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de ſecretaires, de ſcribes.

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous aſſiegent.

Madame DORTIGNI.

Les gens du Nouveau - Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.... Tout reflue ſur la capitale, & de là ſur la finance, & s'il y avoit des vaiſſeaux qui abordaſſent de la lune, il nous en arriveroit ici, je crois, des colonies...

VANGLENNE.

Oh, madame! j'intercede un emploi qui ne nuiſe à perſonne: [redacted] Mais ſi le ſervice ſe meſure au beſoin, per-

ſonne en ce moment n'eſt plus preſſé que moi... Je ſerai laborieux, exact.... J'implore cette faveur avec le plus vif empreſſement, parce que, madame,... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail eſt le ſeul gage de ma ſubſiſtance... Je ne recourrai point à des gémiſſemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, ſi ce ſoir votre générosité ne me met à même d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immenſe ville que je ne reconnois plus... Je me conſacre à tout : mais au nom de Dieu, [redacted]z-moi dans ce moment.

DORTIGNI, *bas à ſa femme.*

Je vais me débarraſſer de lui, en lui jetant un écu de ſix livres.

Madame DORTIGNI, *l'arrêtant.*

Non, non... Voilà le langage accoutumé de tous ces mendians... Congédiez-le promptement & avec fermeté... Qu'ai-je beſoin moi, d'une pareille entrevue ?.. Joli parent par ma foi !

DORTIGNI.

Allons, monsieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets.... Repassez.... repassez...

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repasser?

DORTIGNI.

Oui, je parlerai.

VANGLENNE.

Ah! ne trompez pas mon espérance; c'est mon unique soutien, accablez-moi plutôt dites je ne puis rien.... Alors ne prenant conseil que de mon désespoir...

DORTIGNI.

Je vous proteste que je ferai tout ce qui sera en moi.

VANGLENNE.

Je suis malheureux; je me contente des promesses que vous m'offrez. Mais si ces promesses ne devoient pas se réaliser, il vaudroit mieux me présenter sur-le-champ la

triste

triste vérité, toute cruelle quelle seroit: car je ne m'attacherois plus à un fantôme d'espérance....

DORTIGNI.

Je ferai l'impossible, je remuerai ciel & terre; & s'il se présente quelque chose, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel & terre! ... Mais il faut pour cela, monsieur, que vous sachiez ma demeure...

DORTIGNI.

Ah! ... oui ... oui ... Eh bien, votre demeure? ...

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Madame DORTIGNI.

Rue de la Huchette! quelle horreur! ... Peut-on demeurer rue de la Huchette! .. Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre memoire? ...

DORTIGNI.

Non, je la retiendrai très-bien.

VANGLENNE.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

DORTIGNI.

Oui... oui... oui...

VANGLENNE.

Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller.*)

Madame DORTIGNI.

Enfin nous en voilà quittes... Il revient... Ah, quel supplice !... Je n'y tiens plus.

VANGLENNE, *revenant sur ses pas.*

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, & que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

DORTIGNI, *avec humeur.*

Point de préambule, monsieur : voyons... de grace, finissons.

VANGLENNE.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chere sœur, que

j'ai vue enfant, & qui sembloit dès-lors douée d'un

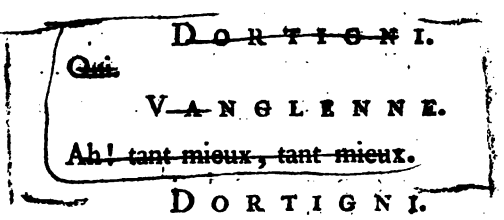
cœur ~~bien~~ noble, ~~bien~~ compatissant~~e~~.

DORTIGNI.

Il y a long-tems qu'on ne l'a vue ici; monsieur; elle ne cultive point ses parens, elle vit singulièrement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle? Elle mene une vie fort obscure, isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Elle a deux enfans! ah! ~~tant~~ mieux.



~~DORTIGNI.~~

~~Oui.~~

~~VANGLENNE.~~

~~Ah! tant mieux, tant mieux.~~

DORTIGNI.

Comment, tant mieux!.. Et qu'est-ce que cela vous fait?

VANGLENNE.

Je voulois dire que je serai bien charmé de les voir, de les embrasser, de... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance;

car je suis impatient de lui rendre ma visite, & j'irai de ce pas...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, soit ; on vous a prévenu que vous n'en serez pas plus avancé ; vous perdrez vos pas ; elle est absolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle est pauvre, [redacted] si elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins ensemble : elle a connu l'infortune ; elle sera sensible à la mienne... Je vais donc demander au portier son adresse de votre part. Bon

DORTIGNI.

Oui, car je ne la sais pas exactement ; elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires pressantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLENNE *marche à reculons.*

Pardonnez à mes importunités. Je suis plongé dans le besoin le plus extrême. (*A*

voix basse.) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort... Je souffre... (*Mad. Dortigni secoue la tête.*) Rien... Allons... Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation ; je suis homme, & j'en conserverai la dignité. Je sais d'ailleurs que je n'ai pas le droit d'exiger de vous le moindre secours. (*A madame Dortigni.*) Pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette maniere. On a toujours mauvaise grace, quand le cœur est dans la peine. Me convenoit-il de venir attrister les douceurs de votre vie !... (*A M. Dortigni.*) Je souhaite, monsieur, que vous ne connoissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence : je vous ai décelé ma misere ; mais si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés... Je me retire... (*M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre ; de sorte*

que les deux personnages se rencontrent face à face.)

SCENE IV.

DORTIGNI, Madame DORTIGNI, MULSON.

(*Mulson en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixement Vanglenne, recule, regarde, recule encore.*)

MULSON, *à part.*

En croirai-je mes yeux? Dourville à Paris?

DORTIGNI, *à part.*

Mes recommandations seroient, ma foi, bien placées!... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'est bien pour la derniere fois que j'y serai pris.

MULSON, *regardant sortir Vanglenne.*

C'est parbleu lui!

DORTIGNI.

Vous venez me délivrer à propos... Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON, *à part.*

On le congédie froidement, on ne le reconduit seulement pas, on le salue à peine. Me serai-je trompé ?

DORTIGNI.

Eh bien, les effets à combien ?.. Je suis impatient...

MULSON.

Attendez. (*Allant à la porte.*) Mais c'est lui, il n'y a pas à en douter ; c'est lui-même sous cet habit...

DORTIGNI.

Et les actions des fermes baissent-elles ?

MULSON.

Connoissez-vous cet homme qui sort de chez vous ?

DORTIGNI.

Foiblement.

MULSON.

Oh ! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien ſur Hambourg ?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq... Mais cela eſt incroyable...

DORTIGNI.

Mais que dites-vous, incroyable ? C'eſt le cours ordinaire...

MULSON.

Madame, je vous ſalue; pardonnez, j'avois quelque choſe en tête.

DORTIGNI.

Et les actions des fermes ? Je vous l'ai déjà demandé...

MULSON.

Elles baiſſent.

DORTIGNI.

Bon ! que ne diſiez-vous tout de ſuite, nous en acheterons ?

MULSON.

Dites-moi, vous ne ſaviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure ?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage ?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu, je ne ris pas.

DORTIGNI.

A combien sur Livourne ?

MULSON.

Quatre-vingt-dix-huit... Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner... Je mettrois ma main au feu que vous ne le connoissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connois... A combien sur Amsterdam ?

MULSON.

Cinquante-quatre... Et vous le traitez ainsi... un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI.

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit ?

MULSON.

Oui, son habit m'a un peu surpris ; mais il est original dans sa conduite, & cela n'empêche point que sous cet habit ce ne soit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, *riant.*

Ah, ah, ah ! comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme se nomme Vanglenne, & sa fortune est des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connois l'individu, & cet individu est riche & opulent.

DORTIGNI.

Et moi je vous dis que cet homme est dans l'indigence la plus extrême ; qu'il en a le maintien, l'accent, le geste & le langage.

MULSON.

Je soutiens, moi, le contraire.

DORTIGNI.

C'est un gueux, vous dis-je...

MULSON, *vivement*.

Souhaitez d'être gueux comme lui... Je connois son visage comme je connois le mien... Il a été marié deux fois; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, & jouit d'une fortune immense.

Madame DORTIGNI, *se levant*.

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson, prenez garde... Une fortune immense & point d'enfans!

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, & d'une fortune immense. Je l'ai vu il y a trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, & je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnoître.

Madame DORTIGNI.

Oh! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi... Eh bien, je vais vous le dire; c'est que cet homme riche de vos libéralités venoit à la lettre de nous demander l'aumône.

MULSON.

Il a ~~pu vous demander l'aumône pour~~ se divertir. Mais il est plus riche à lui seul, que vous & tous vos voisins.

DORTIGNI.

Il a fait naufrage sur les côtes d'Espagne, montant le vaisseau la Licorne. Je me rappelle effectivement avoir vu dans la gazette, en prenant mon café...

MULSON.

Quand il auroit essuyé ce naufrage, il lui en resteroit encore assez pour être six fois plus riche que vous ne l'êtes.

DORTIGNI.

Faut-il vous dissuader entiérement ? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme est un mien cousin, que Dieu confonde, & qui me tombe sur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'absence.

MULSON.

C'est votre cousin ?

DORTIGNI.

Oui.

MULSON.

Eh bien, il venoit pour vous éprouver.

Madame DORTIGNI.

Nous éprouver?

MULSON.

C'est dans son caractere... Dans sa vie il a fait vingt tours de cette espece, & tous plus plaisans les uns que les autres.

Madame DORTIGNI.

Je sens un trouble, une inquiétude... O combien vous m'effrayez, monsieur Mulson! M.r Mu

MULSON.

Je vous assure, madame, sur mon honneur, que votre cousin est le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait personnellement quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître... J'ai négocié de son papier... Papier doré, ma foi... Il a une marque au-dessous de l'œil, un petit signe sur la joue droite, la main potelée & bien faite.

Madame DORTIGNI.

Seroit-il possible ? Ah ! je frissonne... Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! Il y avoit donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommoit Dourville... Mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyois mort depuis vingt ans... Et revenir ~~mendier~~ !.. en cet état....

MULSON.

Il est d'un caractere enjoué, prompt, vif, aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises.

Madame DORTIGNI.

O ciel ! est-il possible ?

MULSON.

De plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir

vous emprunter de l'argent sous un habit usé, vous lui en aurez donné, & cela se sera terminé de part & d'autre par de grands éclats de rire ?

DORTIGNI.

Mais. . . je l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en suis fâché : il est sensible aux bons comme aux mauvais procédés.

Madame DORTIGNI.

Mon mari avoit des affaires en tête.

MULSON.

C'est un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais aussi pour ceux qu'il n'aime pas. . .

Madame DORTIGNI, *à part.*

Chaque mot me déchire l'ame.

DORTIGNI, *bas.*

Je suis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets. . . . . (*Haut.*) Monsieur Mulson, il faut ne vous rien déguiser, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritoit sans doute. . . .

MULSON.

Mais à votre âge eſt-ce qu'on ne devine pas un homme opulent, fût-il couvert de haillons? Mais, quelque choſe parle... Il eſt bien étonnant...

Madame DORTIGNI.

Nous n'avons pas fait grande attention à ſa perſonne....

MULSON.

Mais c'eſt fort mal, madame, fort mal... Combien vous demandoit-il à emprunter?... Cinq cents louis?...

DORTIGNI.

Il ne s'agit pas de cela.

MULSON.

Pardonnez-moi... L'auriez vous refuſé? Que diable! refuſer au fameux Dourville douze mille francs, cela ne ſe conçoit pas.

DORTIGNI.

Au nom de l'amitié, puiſque vous le connoiſſez, tâchez de raccommoder tout cela.

Madame DORTIGNI.

Nous avons beſoin de votre médiation en

çe

ce moment, mon cher monſieur Mulſon. Les gens du Nouveau-Monde croient être accueillis ici, comme ils accueillent là bas. Celà eſt bien différent, comme vous ſavez.

MULSON.

Mais que voulez-vous que je lui diſe ?

Madame DORTIGNI.

Que mon mari, en le recevant, avoit mille choſes en tête, qui l'obſédoient ; que vous connoiſſez ſon cœur & ſon amitié pour ſes parens ; que vous en répondez ; que moi de mon côté j'étois de mauvaiſe humeur ; que j'avois grondé mes gens ; que nous l'eſtimons ; que nous le chériſſons ; que nous lui rendrons viſite dès demain, & qu'il nous verra tout autres.

MULSON.

Vous me chargez là d'une aſſez ſinguliere commiſſion. Mais s'il ne vous en veut pas, ma médiation devient ſuperflue.

Madame DORTIGNI.

Il pourroit conſerver quelque reſſentiment de notre inattention.

MULSON.

S'il n'y a eu que de l'inattention, il eſt bon, franc, humain, ſans petiteſſe, d'un caractere vif, mais excellent. Il ſera le premier à en plaiſanter.

Madame DORTIGNI.

De grace, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui.. Si vous ſaviez combien cela eſt important!

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puiſqu'il eſt à Paris. S'il veut placer ſix cents mille francs avec avantage, je ſuis ſon homme. Il y a trente pour cent à gagner.... C'eſt une opération ſûre; & s'il étoit en colere, je ferai tout pour l'appaiſer. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, monſieur?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudroit vous décider... Je reviendrai ce ſoir.. Adieu, madame; je verrai Dourville. Je ſuis bien votre très humble ſerviteur.

SCENE V.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

DORTIGNI.

Eh bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences. Vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu; il est veuf & sans enfans.

Madame DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible, vous n'avez jamais su donner à propos. Etoit-il mon parent cet homme-là? Le connoissois-je? Etois-je au fait de son caractère que vous deviez connoître? Je ne m'y serois pas trompée comme vous. Vous voilà puni de votre sottise, & cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allois-je pas lui donner quelqu'argent, lorsque vous m'avez retenu la main?

Madame DORTIGNI.

Je t'ai fait plaisir alors... avoue-le... Il

étoit bien tems, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Si j'ai agi ainsi, madame, c'étoit pour me conformer à votre façon dure, avide, qui craint de hasarder une obole. Je rougis quelquefois & me fais violence ; mais vous, en refusant avec inhumanité, vous n'avez rien à combattre.

Madame DORTIGNI.

Lâche, que dis-tu? Tu ne sais pas même refuser avec courage : tu étois timide & honteux en sa présence ; tu tremblois devant un homme qui, d'après les dehors, sembloit n'avoir pas un denier. Tu n'as pas eu la présence d'esprit de le congédier en forme.

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront sur-tout aigri. Je lui parlois poliment moi. . . . Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous, & comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (*avec*

force) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Madame DORTIGNI.

Comment, je répondrai de vos propres ſottiſes?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge ſur vous; je prends ſur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus ſtricte.

Madame DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine!

DORTIGNI.

Comme l'argent eſt ton éternel bourreau!... Pour épargner un miſérable écu, voir porter à d'autres une ſucceſſion immenſe!

Madame DORTIGNI.

Va, le plus ſot des hommes & le plus mal-adroit, va réparer ton inſigne bévue.... Va te jeter à ſes pieds, lui baiſer humblement la main, va lui demander pardon: tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'eſt à vous, madame, d'y aller, & de ce pas, ou je me ſépare de vous. Une femme a toujours de l'empire ſur un homme : allez le fléchir. Je ne veux point de conſolation : ramenez-le, diſpoſez-le à me coucher ſur ſon teſtament, ou dans ma fureur je me ſens capable de tout.

Madame DORTIGNI.

Je ſais ce que j'ai à faire. Je ne prendrai point conſeil de toi; je ne connois pas d'homme plus mal affermi dans ſes principes. Tu ne ſais ni parler ni agir; & hors de l'agiotage obſcur où tu excelles, tu es un être abſolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre ſcience; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.... je vous le répete.

Madame DORTIGNI.

C'eſt moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le ſais. Je ne devrois pas faire un ſeul pas dans cette affaire; mais je veux bien

m'exposer pour ~~vous~~ vous & ~~te~~ prouver que, sans mon génie, ~~vous seriez~~ sans rang, sans crédit, sans ~~existence. . . . Allez, & laissez-moi~~.

SCENE VI.

Madame DORTIGNI, *seule.*

COMMENT réparer? . . . Il faut du front, de la présence d'esprit, de la souplesse. . . Trouvons un plan qui puisse raccommoder les choses. . . Cela n'est pas impossible . . . Dieu! si j'avois pu soupçonner l'opulence de cet homme! Assis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, caressé. . . je le tiendrois présentement dans mes filets. Oui, prévenances, affection, douceur, tendresse, rien ne m'auroit coûté. . . Que n'ai-je pu deviner! . . . Quand je songe que tout cela dépendoit d'un soupçon, d'un trait de lumiere! ~~Où étoit alors ma pénétration~~? . . . Ah! fortune, tu as pris plaisir à m'aveugler ce matin : mais je reviens sur le coup; & comme tu favorises l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

Fin du 1er Acte.

Vanglaine 184

ACTE II.

(La scene se passe chez madame Milville.)

SCENE I.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(Madame Milville est devant un métier de broderie, occupée à travailler.)

BRIGITTE *entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.*

MA chere maîtresse, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante, & qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterois. . . . Tenez, serrez cela. (*Elle remet de l'argent à sa maîtresse.*)

Madame MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chere Brigitte,

à travailler pour jeter un peu plus d'aisance dans sa maison, sur-tout lorsqu'on est mere de famille.... Mais tu me feras plaisir de te charger toujours du soin de la vente... C'est un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyoit pas, hélas! me laisser dans une pareille situation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frere traîné dans un superbe équipage, & que je songe qu'il vous abandonne ici sans vous offrir le plus léger secours, je suis prête à crier dans la rue à tous le passans: voyez cet homme si brillant; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans son écurie, que de soulager sa sœur & ses nieces en bas âge.

Madame MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conservons le calme que l'infortune ne sauroit ôter aux ames élevées. Mon frere n'est point né dur; mais il dépend d'une femme avide & hautaine, qui a corrompu

toutes ſes bonnes qualités. Je ne deſirois que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Madame MILVILLE.

De n'être point riche, & tout leur déplait en moi... Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois préſentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des ſentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-ſœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

Madame MILVILLE.

Point de haine, ma chere Brigitte. C'eſt un ſentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit.

BRIGITTE.

Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer ſavoir qu'une ſeule fois de vos nouvelles, pour apprendre ſans doute que vous n'étiez plus!... Ne pas

vous rendre une ſeule viſite!.. Une inimitié ouverte, une guerre déclarée ſeroit préférable à cette cruelle indifférence.

Madame MILVILLE.

Le riche, malgré les nœuds étroits du ſang, rompt ordinairement tout lien avec le pauvre... Il l'eloigne & par inſtinct & par réflexion. Cela ſe voit par-tout. Je me trouve dans l'ame une certaine dignité qui me rend inſenſible, ou plutôt ſupérieure à l'inſulte.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuſe d'avoir cette philoſophie: je vous en félicite; mais je me ſentirois portée, moi, à une certaine violence, à rendre publique leur indignité, à la leur faire ſentir....

Madame MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce ſeroit le moyen d'éterniſer les inimitiés. La douceur & la patience viennent à bout quelquefois de déſarmer la dureté & l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans,

cet intérêt si cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mere. Mon frere peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ses droits, & touché de ma modération, reconnoître d'autant plus ses torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah ! je mourrois contente, ma chere maîtresse, si je pouvois voir un tel exemple s'accomplir sous mes yeux.

Madame MILVILLE.

Ma chere Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Tout est ordonné ici-bas par la main d'en-haut. J'ai trouvé en vous une fille au-dessus de son état, par le cœur noble & le caractere heureux. Avec la fermeté l'on surmonte le malheur. Confions-nous en la Providence, & gardons-nous de nourrir le triste sentiment de la haine. Que nous importe l'arrogance des riches ? Détournons les yeux, ne les appercevons pas. Cela est si aisé ! Je n'existe que pour élever ma famille dans les principes de

la vertu, & mes enfans sont les seuls liens qui désormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refusé de vous marier à cause d'eux. C'étoit néanmoins de bons partis.... Avez-vous fait sagement ?

Madame MILVILLE.

Oui, à ce que je m'imagine ; un second mariage leur auroit donné un maître, sans leur assurer un protecteur. Le souvenir d'un époux toujours présent à ma tendresse, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baisers, que les larmes du cœur n'aient arrosé leurs joues.

BRIGITTE.

Combien je les aime ! Ils annoncent une ame semblable à la vôtre... Il leur échappe mille traits naïfs qui révelent la bonté de leur caractere.

Madame MILVILLE.

Puisque tu m'aides, ma cher Brigitte, dans l'ouvrage important de leur éducation, ne me cache aucun de leurs défauts, afin que

je puisse les étouffer dans leur naissance. Accoutume-les sur-tout au travail, & même à certaines privations; car ils ne sont pas nés pour l'indépendance & l'oisiveté. L'amour maternel est tendre & courageux; mais il ne peut créer l'aisance où elle n'est pas: je ne suis ni timide ni trop confiante. C'est dans l'adversité que l'on voit le monde sous son vrai jour, & je connois par expérience les revers de la vie.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chere maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Madame MILVILLE.

Mais je ne suis point malheureuse, ma chere Brigitte; je parois, il est vrai, un peu mélancolique.

BRIGITTE.

Oui, vous soupirez souvent, & je n'ose alors vous demander la cause de vos soupirs.

Madame MILVILLE.

Je m'attendris sur mes enfans; je songe

au tems où leurs besoins augmenteront avec l'âge : mais me reposant bientôt sur la Providence & sur la base de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut... Crois-moi, la paix est au fond de mon ame.

BRIGITTE, *avec sentiment.*

Bien vrai!... C'est que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie si frugale...

Madame MILVILLE.

Je te l'assure; il est une tristesse douce & pénétrante, qui remplit mon ame à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans en ce moment. Sais-tu quelle est la joie d'une mere dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se forment sur leurs levres, dans l'aspect gracieux de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils étendent vers moi leurs petits bras, & qu'ils veulent embrasser celle dont leur bouche a sucé le lait? Tel est le premier gage de reconnoissance que nous en recevons, & il nous pénetre de délices pures.

C'eſt alors que nous preſſons avec tranſport l'enfant chéri contre notre ſein, & que ce moment de joie qu'il éprouve, paſſe au centuple dans notre cœur, profondément agité & rempli d'émotions douces, nouvelles & inconnues.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des maîtreſſes, & la plus excellente des meres. (*On frappe à la porte.*)

Madame MILVILLE.

On frappe, Brigitte. . . Allez voir. . . (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant.*

Madame, c'eſt un homme qui n'eſt plus jeune, & qui demande à vous parler.

Madame MILVILLE.

Je ne ſais qui ce peut être. . . . Vous ſavez que je ne reçois ~~aucun homme chez moi.~~ personne ~~Qu'en penſez-vous~~? . . .

BRIGITTE.

Il a l'air d'un bien honnête homme. . .

Madame

Madame MILVILLE.

Eh bien [redacted] faites entrer

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, BRIGITTE.

(*Quand Vanglenne se présente, madame Milville se leve & reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.*)

VANGLENNE.

MON abord vous étonne, madame; mais quand je me ferai nommé, vous serez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire... J'aurois quelque chose à vous communiquer en particulier.

Madame MILVILLE, *étonnée.*

A moi, monsieur?

VANGLENNE.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet

entretien, je vous en supplie... (*Il cherche de l'œil une chaise.*)

Madame MILVILLE.

Asseyez-vous, monsieur. (*Elle fait signe à Brigitte de se retirer. On entend les enfans qui jouent dans la chambre prochaine.*) Brigitte, faites taire les enfans; qu'ils fassent moins de bruit.

VANGLENNE, *assis.*

Je vois, madame, que vous ne me reconnoissez pas.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monsieur...

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, & ce n'est pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le tems, sur-tout quand le malheur les a beaucoup altérés. Ne vous souvenez-vous plus d'[redacted] un cousin nommé Vanglenne, qui passa en Amérique il y a environ vingt ans?

Madame MILVILLE, *vivement.*

Oui, monsieur, je m'en souviens très-bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avoit dit mort.

VANGLENNE.

[redacted]
avant que vous eussiez l'âge de raison... Vous voyez [redacted] cet infortuné.... Il est devant vos yeux.

Madame MILVILLE.

Vous, monsieur.... vous seriez...

VANGLENNE.

Je suis, après votre frere, votre plus proche parent. Votre pere, dont je conserve un [redacted]tendre, [redacted] respectueux souvenir, étoit le frere unique de ma mere.

Madame MILVILLE.

Ah ! monsieur, ma joie égale ma surprise... Oui, vous fûtes toujours cher à mon pere, & il connoissoit bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le séjour de l'Amérique, que vous

aviez choisi de préférence & habité si long-temps ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidele de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

Madame MILVILLE.

Ma pitié, monsieur ! ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

~~Vous l'avez déjà appris, madame~~ ; j'eus une jeunesse fougueuse & même inconsidérée, j'en fais l'aveu devant vous. Orphelin dans l'enfance, & sous la tutele de votre pere, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, & dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus & suivis ! Voulant enfin réparer mes folies par un travail sérieux, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré pere répondit à toutes mes let-

tres avec bonté. Il mourut ! quel pere ! quel ami ! quelle perte pour moi ! Je suivis le commerce pendant plusieurs années, & l'on parut m'oublier en Europe.

Madame MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frere ?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi ; mais [redacted] dix lettres au moins demeurerent sans réponse. Je pensai que c'étoit le souvenir de mes fautes passées, qui liguoit contre moi ma parenté ; & les croyant suffisamment expiées par le malheur & l'expatriation, je passai à une autre extrêmité. Je cessai de mon côté d'écrire ; on sema comme on voulut le bruit de ma mort, on me peignit sous les couleurs les [redacted] étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeois l'habitation, & il m'accorda en peu de tems toute sa confiance. Il avoit une fille à laquelle je ne déplus point ; je l'obtins en mariage. Le pere enchanté de cette union, & qui n'avoit point d'enfans mâles, ne m'imposa d'autres conditions que

Acte 2me Scène 2me.

de quittter mon nom pour porter le sien. Je promis & je tins parole. ~~Mon triste nom avoit été l'objet du mépris & du dédain~~ & le négoce se continua sous un nom connu & accrédité... La mort m'enleva mon beau-pere & mon épouse presque dans la même année. Je restai quelque tems veuf, & je me remariai à une femme qui me fit connoître l'amour & m'inspira la tendresse la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuse, plaignez-moi, je la perdis... C'est là une blessure profonde, & que le tems ne guérit point.

Madame MILVILLE.

O mon cousin, ce sont là les coups qui déchirent & accablent!

VANGLENNE.

75. Le chagrin que j'en ressentis me rendit la vie insupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyois seul à quarante-sept ans, seul, après avoir aimé & tous les objets qui m'entouroient, me rappelloient une perte irréparable... L'amour 80



de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France.... Hélas, madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage !

Madame MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher cousin ?

VANGLENNE.

Tout [redacted] & sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez. . [redacted] mais j'ai appris de votre généreux pere, que la fermeté & la constance doivent être les premieres vertus d'[redacted]homme [redacted], je saurai [redacted] supporter.

Madame MILVILLE.

Que votre récit m'a pénétrée ! . . . Vous avez tout perdu ?

VANGLENNE.

Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas [redacted] les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque tems de ses faveurs passageres. Hélas ! c'est un songe que je voudrois pouvoir effacer de ma mémoire. Je

Acte 2me Scene 2me

Et Je suis réduit maintenant à solliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car personne au monde n'est dans le cas, madame, d'en avoir plus besoin que moi.

Madame MILVILLE.

Ecoutez, mon cher cousin : j'ai essuyé aussi des revers & je suis pauvre ; mais je ne le suis pas tellement que je ne puisse partager quelque chose avec un parent plus infortuné que moi.

VANGLENNE.

Ah, madame !

Madame MILVILLE.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille & cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous serez toujours ici le bien venu, [redacted]

VANGLENNE.

Que vous êtes compatissante !

Madame MILVILLE.

Je vois très-peu de monde, je ne sors

presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connoissance, capables de vous rendre service & de vous procurer de l'emploi... Quoique timide, je me sens décidée, & même hardie, quand j'intercede pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance & la vie, [redacted]

Madame MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeûner ?

VANGLENNE, *vivement.*

Volontiers, madame ; car j'ai [redacted] Beaucoup, & je suis à jeûn.

Madame MILVILLE, *élevant la voix.*

Vous êtes à jeûn ! Brigitte [redacted] le café.

BRIGITTE, *paroissant.*

Il est tout prêt, madame.

Madame MILVILLE.

Versez. (*Brigitte apporte deux tasses, des*

Acte 8.me Scene 22

petits pains & du café. Vanglenne mange & boit avidement.

Madame MILVILLE.

Mon cher cousin, je mettrai ce jour au rang des plus intéressans de ma vie.

VANGLENNE.

Vous êtes bien généreuse. Je suis cependant un homme qui vient vous être à charge, & dont, je ne le dissimule pas, vous auriez pu vous passer.

Madame MILVILLE.

J'aurai aussi tout le plaisir; car vous, vous ne serez que l'obligé.

VANGLENNE.

Vous joignez la grace à la générosité.... Mais vous, qui vous intéressez tant à mon sort, me seroit-il défendu de savoir quel fut le vôtre? Car si j'abusois.... (*A un geste de madame Milville il n'acheve pas.*) Que d'orages assiegent la vie de l'homme dans un aussi court espace!

Madame MILVILLE.

[redacted]

tinée ordinaire des humains. On compte ici-bas les heureux... Je bravois les revers; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutois le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorois. Vous avez ſenti [redacted] combien cette ſéparation eſt cruelle. La fortune qui commençoit à me ſourire s'eſt enſevelie avec lui. Ce n'eſt pas cette derniere perte qui m'a coûté des larmes; il ne m'eſt reſté pour toute conſolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Deux petites filles?

Madame MILVILLE.

Oui, couſin.

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant....

Madame MILVILLE.

Je fus aſſez courageuſe pour voir mon état ſans m'effrayer, pour oſer pénétrer l'avenir qui m'attendoit. Je recueillis les débris de ma mince fortune, & réſolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches....

acte 2me Scene 2me

J'ai vécu entiérement retirée, cherchant dans l'économie la richeſſe qui me manquoit; & comme c'eſt à Paris ſur-tout que l'on cache ſon peu d'aiſance & que l'on vit ſans attacher le regard curieux & inſultant de ceux qui vous environnent, je crus devoir y vivre de préférence. J'oubliai facilement dans la retraite ces plaiſirs qui étourdiſſent plus qu'ils ne flattent. Je mis ~~mon opulence dans la diminution~~ des beſoins inutiles & dans le contentement que la raiſon peut créer. Les vrais beſoins ſont bornés, & l'on peut trouver dans le degré de ſenſibilité dont le cœur eſt ſuſceptible, la compenſation des voluptés dont s'enorgueilliſſent tant les riches. Ainſi la fortune m'a appris le ſecret que j'aurois ignoré toute ma vie ſans ſes rigueurs utiles.

VANGLENNE.

Que j'aime à vous entendre ! Vous avez reçu de votre pere cette philoſophie de l'ame, ſi ſupérieure à celle des mots & ſi néceſſaire dans la carriere de la vie, c'eſt-à-dire, du

malheur... Près de vous j'oublie mes infortunes, & je me sens un nouveau courage.

Madame MILLVILLE.

Mais puis-je demander, cher cousin, de quelle maniere vous avez découvert ma demeure ? Je la croyois à peu près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'est chez M. votre frere, madame, qu'on me l'a [redacted] appris.

Madame MILLVILLE, *vivement.*

Chez mon frere ? Quoi, vous l'aves vu ?

VANGLENNE.

Oui, madame...

Madame MILLVILLE.

Eh bien ?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans son hôtel ; j'ai eu l'honneur de le saluer dans son appartement, je lui ai fait à peu près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Madame MILLVILLE.

Qu'a-t-il répondu ? ... Qu'a-t-il fait ? ... (*Un silence.*) Ciel, mon frere !

Acte 2me Scene 2me.

VANGLENNE.

Votre frere, madame, paroît occupé de grandes & importantes affaires. Il s'est avancé dans les postes lucratifs de la finance; c'est une occupation profonde, & qui l'absorbe tout entier. . Il a été un peu distrait. . . Votre belle-sœur est une dame opulente, qui paroît jouir de son état... Ils sont plus qu'aisés, je pense?

Madame MILVILLE.

Oh! certainement.

VANGLENNE.

A Paris cependant, les apparences sont quelquefois trompeuses. Il se pourroit qu'ils fussent gênés avec l'éclat de l'opulence. . . Je me suis hasardé à leur demander de vos nouvelles.

Madame MILVILLE.

Qu'ont-ils dit?

VANGLENNE.

Que vous étiez peu fortunée, & absolument hors d'état de m'être utile. . . Les malheureux esperent toujours. . . Je n'ai pas perdu la confiance; &,

graces au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Madame MILVILLE.

Quoi! mon frere n'a rien fait pour vous? Est-il possible? Rien?

VANGLENNE.

Non, madame. . . . . ~~Je n'en murmure point. . .~~ Chacun, après tout, est propriétaire de son bien, & maître de ce qu'il possede.

Madame MILVILLE.

Pas toujours, mon cher cousin, pas toujours. Il y a des dettes sacrées; je suis bien sûre que vous m'entendez, & qu'à sa place. . .

VANGLENNE.

J'aurois pu à sa place, . . . Mais il ne me devoit rien. . J'ai cherché néanmoins à ménager sa délicatesse, en ne m'introduisant pas sous mon vrai nom, dans la crainte de le blesser, à raison de mon vêtement. . . Je ne rougis pas de le dire devant vous. . . . je n'ai que celui-là. [redacted] S'il m'avoit pré-

Acte 2eme Scene 2e

ſenté quelque ſecours, je l'euſſe accepté.

Madame MILVILLE, *à voix baſſe.*

Ah, mon frere, mon frree!

VANGLENNE.

Cette faveur du ciel, je vous le confeſſe feroit venue fort à propos; car le pavé de Paris eſt brûlant, ſur-tout pour un étranger qui débarque... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépenſé, & me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureuſement les perſonnes chez qui je loge ſont d'honnêtes gens & qui m'ont promis d'attendre.



Madame MILVILLE, *tirant ſa bourſe avec grace & nobleſſe.*

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frere; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis... C'eſt une dette que ~~je paie avec joie~~ je paie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je; il eſt offert de bon cœur.

VANGLENNE.

Généreuſe parente, vous n'êtes guere plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table,

table, je l'accepte avec reconnoissance, c'est assez... Un autre, dans un état plus aisé, pourra m'avancer...

Madame MILVILLE, *insistant.*

Prenez, ~~cher confrer.~~

VANGLENNE.

Vous vous privez, en ma faveur, de ce qui vous seroit absolument nécessaire. (*Elle lui met le double louis dans la main.*) Je ne sais si je dois accepter...

Madame MILVLLLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En essuyant une larme.*) Je suis trop heureuse de pouvoir en disposer ainsi.

VANGLENNE.

Vous pleurez [redacted], [redacted] sine!... Et moi... ah ! [redacted] ! (*Il soupire, il pleure, il s'écrie, baisant le louis d'or :*) Cette piece m'est précieuse ! .. Je la garderai toute ma vie.

Madame MILVILLE, *à part.*

Toute sa vie ! Que dit-il ?

F

Acte 2eme Scene 2eme

VANGLENNE, *sanglottant.*

Oui... toute ma vie ; mais , [redacted]... (*Baisant la main de Mad. Milville.*) Pardonnez , [redacted]... je ne puis [redacted] soutenir l'émotion.... (*Se levant.*) Pardonnez-[redacted]..

Madame MILVILLE, *interdite.*

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger ?

VANGLENNE, *avec le cri de l'ame.*

Léger ! Ah ! pardonnez - moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

Madame MILVILLE.

Je ne vous comprends pas...

VANGLENNE.

~~Vous êtes bien la fille de votre pere~~ ...

Cette bonté noble & compatissante... [redacted].. ah ! vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement , y fructifier.... J'ai reçu votre don... (*Il tire un porte-feuille.*) Recevez le mien... Je l'exige... Voici pour vous & pour vos enfans. Je ne suis point un indigent ; je suis un million-

naire, mais je n'ai point endurci mon cœur... Non, il ne l'est pas; je pleure de joie & de tendresse, en songeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Madame MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, soyez mon héritiere.

Madame MILVILLE.

Moi?

VANGLENNE.

Eh! quelle autre rempliroit mes vues? La Providence m'a comblé de biens; j'ai cru devoir en faire un digne usage; mais je n'ai point voulu être trompé en obligeant des parens insensibles ou ingrats; mon cœur a voulu en trouver un autre. L'espoir de la fortune ne rend que trop souvent le visage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaisance. J'ai voulu lire à [illegible] la pensée, & j'ai conçu en Amérique l'idée que j'exécute aujourd'hui.

Acte 2eme Scene 2eme

Elle consistoit à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, & dans la véritable posture d'un indigent; à sonder en cet état les caracteres. Le naturel percera, me disois-je, dans cette premiere apparition inattendue, & je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse & la sensibilité; car je n'estime pour vrais parens, que ceux dont l'ame fait compatir aux maux des infortunés. J'étois bien résolu à répudier les autres, en les abandonnant à leur froid égoïsme. Il n'y a de réel dans tout ceci, [redacted], que mon naufrage, & je n'y ai pas perdu la cinquantieme partie de mes richesses... Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux & sensible que je cherchois! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, & je rejette à jamais mon indigne cousin.

Madame MILVILLE.

Ah! ne le rejetez point... Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde... Mais il peut revenir.





VANGLENNE.

Eh ! comment êtes - vous du même ſang ? ... Je ne vous ai pas tout dit, chere couſine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie ſenti le dernier terme de l'humiliation & de l'opprobre. ~~Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par ſurpriſe.~~ J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai ſupplié, je me ſuis mis tout entier à la place de l'homme ſouffrant ; j'avois ſon ton, ſa voix, ſon accent ; il doit être toujours ſacré, quand il gémit & ſoupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas menſonges. La morgue, l'inſolence, la froideur inſultante caractériſoient ſes moindres expreſſions ; il avoit la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'eſt pas. Sa femme plus hautaine encore, me toiſoit d'un œil dédaigneux, plus dure, plus inſolente dans ſa plate arrogance.... Je leur aurois peut-être pardonné (car le riche eſt ſi ſot !). Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'eſt

leur dureté envers vous. Comment ! un frere, du milieu de l'abondance, aura pu voir sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans ! Il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur !

Madame MILVILLE.

Je ne lui demandois rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien insensible, cousine ? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche....

Madame MILVILLE.

Ah ! croyez que je ne l'accuse point. Non, non....

VANGLENNE, *avec enthousiasme.*

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis, qui n'existent que pour eux ! Puisque les loix ne savent point punir l'insensibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus sévere pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent & flétrissent. C'est à l'homme ferme que la société a remis sa vengeance, il doit l'exercer en juste

appréciateur, sans haine & sans colere. Si l'occasion s'en présente, il doit humilier à son tour ceux qui humilioient autrui.... Que ce personnage financier, que sa petite femme orgueilleuse, sentent...

Madame MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette supériorité qui vous caractérise.

VANGLENNE.

On oublieroit bientôt la vertu, si l'on perdoit sa juste indignation contre le vice. Eh, qui distingueroit désormais l'homme honnête & sensible de l'homme dur & superbe, si on les accueilloit d'un front égal, si à leur approche l'hommage devenoit le même ?... Je le répete : tout ami de l'humanité est vengeur des vices que nos loix imparfaites ont oublié de punir. Tout homme vertueux a son code particulier pour repousser & flétrir les procédés que le méchant & le lâche croient pouvoir se permettre sans danger. Mais, chere cousine, où sont-ils ces deux

enfans, qui dès ce moment deviennent les miens? Faites-les venir, je vous prie; que je ſoulage mon cœur en leur préſence, que je les embraſſe ces précieux rejetons.....

Madame MILVILLE, *attendrie.*

Vous allez les voir; ils vous connoîtront avec le tems. (*Elle va chercher les enfans & les amene.*)

VANGLENNE.

Les voici donc, ces aimables créatures qui auront un jour votre cœur! (*Il les ſouleve, les embraſſe, les preſſe contre ſon ſein.*) Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies; mais vous avez une bonne mere, & moi qui vous adopte... Nous veillerons enſemble ſur votre vie entiere. (*Les poſant à terre.*) ~~Allons, ma chere couſine~~, vous êtes dès ce moment ma tréſoriere... Je vais vous charger d'un emploi qui plaira ſûrement à votre ame, du ſoin de ſecourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-les; ne craignez pas d'en trop raſſembler autour de moi... Je crois, ainſi que vous, aux plaiſirs



intimes de la confiance... Mon hôtel est prêt; venez l'embellir, car le palais le plus superbe est un séjour triste sans l'amitié. Qu'elle y regne, qu'elle y dicte ses loix. C'est à vous de me consoler de ce que j'ai perdu. Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-sœur. Vous le dédaignez, je le sais: mais elle, elle aura la bassesse de sécher de dépit; car les petites ames sont misérables en tout. Oui, mon aimable cousine, cessez de vous en défendre... ce que j'ai est à vous. J'ai pris votre déjeûner, nous finirons la journée par souper ensemble.

Madame MILVILLE.

Avant de sortir, cousin, reprenez votre porte-feuille.

VANGLENNE, *avec beaucoup d'expression, & lui prenant la main respectueusement.*

Je vous le laisse; soyez-en dépositaire... Si vous voulez me le rendre... songez, songez bien que je ne l'accepterai qu'à une seule condition... (*Il lui baise la main.*) Adieu, mon aimable cousine.

SCENE III.

Madame MILVILLE, *seule.*

VEILLAI-JE ?... Est-ce un songe ?... Je suis tentée de le croire... Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on disoit mort, dont on ne parloit même plus, ressuscite, traverse les mers avec une fortune considérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans sous sa protection, les presse dans ses bras, les adopte : & pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la simple humanité. Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaisance, lui qui est né généreux ? Pourquoi préconise-t-il si hautement un léger service ?... Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à son caractere ? Comme il possede le vrai langage de l'ame ! comme il le répand ! Je me sens disposée à le chérir... Mais quoi, ne seroit-ce pas sa générosité que je chérirois

Passe



en lui? Ce qu'il se promet de faire pour mes enfans... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui, c'est lui que j'aime. Le noble & honnête homme!

SCENE IV.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *entrant tout-à-coup.*

AH, ma chere maîtresse! .. Je l'ai reconduit de l'œil, ce digne homme... Ah! ah! ah!

Madame MILVILLE.

Eh bien, ma chere Brigitte,.. qu'as-tu? Tu pleures!

BRIGITTE.

Ah! je n'ai pas été maîtresse de ne point tout entendre... O ma chere & bonne maîtresse!.. pardonnez: je n'en puis plus, la joie me suffoque.

Madame MILVILLE.

Tu as pu soutenir mon adversité, & tu ne supportes pas mon bonheur?

Passé

BRIGITTE, *pleurant toujours de joie.*

Non, non, non, il m'eſt trop ſenſible... Je vous l'avois bien dit que la Providence vous récompenſeroit.

Madame MILVILLE.

Remets-toi, de grace remets-toi.

BRIGITTE.

Ah ! je mourrai contente à préſent..... Ah.... ah... ah... il faut que je pleure, laiſſez-moi pleurer... J'ai du plaiſir à pleurer... Ah, mon Dieu ! .. Il faut que je pleure long-tems. (*Elle pleure en ſanglottant.*)

Madame MILVILLE.

Mais j'entends un certain bruit : vois ce que ce peut être. (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant avec de grandes exclamations.*

Madame, madame, un équipage... de grands valets... Ah, madame, madame, miracle, miracle ! ..

Madame MILVILLE.

Quoi donc ?

BRIGITTE.

C'eſt madame votre belle-ſœur qui monte en perſonne à votre quatrieme étage.

Madame MILVILLE.

Ma belle-ſœur !.. Ce jour eſt fait pour m'étonner.

SCENE V.

Madame DORTIGNI, Madame MILVILLE.

Madame DORTIGNI, *ſautant au cou de ſa ſœur.*

BONJOUR, ma ſœur. Il y a long-tems que nous ne nous ſommes vues.

Madame MILVILLE.

En effet, vous me ſurprenez, madame; étrangement; je ne m'attendois pas à cette viſite, je vous l'avoue...

Madame DORTIGNI.

Ah ! ſi vous ſaviez tous les détails, vous me pardonneriez; mais cela ne peut ſe ra-

conter.... Eh bien, comment cela va-t-il ?

Madame MILVILLE.

Beaucoup mieux..... graces au régime plutôt qu'aux remedes.

Madame DORTIGNI.

J'en suis ravie.... Je voulois vous envoyer mon médecin.... Il est tombé lui-même malade, & je crois qu'il en mourra... Je n'ai pu venir vous voir... D'ailleurs, j'avois des précautions extrêmes à prendre à cause de mon mari... C'étoit une fievre maligne, dont vous étiez atteinte ?

Madame MILVILLE.

Non, madame, c'étoit une fievre ordinaire.....

Madame DORTIGNI.

Mais que m'a-t-on dit ! on m'avoit assuré qu'il y avoit de la malignité... Et vos enfans n'ont-ils pas eu la petite vérole dans ce tems-là ?

Madame MILVILLE.

Point du tout ; une petite rougeole volante.

Madame DORTIGNI.

Voilà comme tout se confond. . . Les valets n'entendent rien, mais, graces à Dieu, vous avez tout le monde ici a été promptement rétablie.

Madame MILVILLE.

Ma convalescence a été assez longue.

Madame DORTIGNI, *la caressant.*

Votre santé en sera plus raffermie. . . Je vous trouve un excellent visage. Les tems ont été affreux, vous le savez, je n'ai pu sortir. . . Les migraines m'assiegent. . . J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns. . . C'en est fait : je renonce à ce tracas. C'est un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, & que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce sont, après tout, les meilleurs amis que l'on puisse avoir dans ce monde. . .

Madame MILVILLE.

Ils devroient l'être au moins. . . .

Madame DORTIGNI.

Ma chere sœur, pourquoi nous négliger

à ce point, ne pas venir nous voir?....
Vous avez plus de tems que moi.

Madame MILVILLE.

Le reproche eſt admirable! Je me ſuis préſentée cinq à ſix fois de ſuite à votre porte; vous n'étiez pas viſible.

Madame DORTIGNI.

Pour vous, ma chere ſœur, pour vous?.. Ah! vous ne me ferez pas l'injure de le penſer. Permettez; ſi j'avois donné des ordres, vous n'y étiez ſûrement pas compriſe. C'eſt la faute de mon portier, le plus lourd butor... Venez nous voir; oublions le paſſé... Si je vous parois coupable, prenez-vous-en à votre frere; c'eſt un tyran; en vérité... J'y perdrai la vie.

Madame MILVILLE.

Mon frere?

Madame DORTIGNI.

Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la ſemaine.

Madame MILVILLE.

C'eſt n'être jamais à ſoi.

Madame

Madame DORTIGNI.

Rien n'eſt plus cruel, ma ſœur, que de donner tous les jours ſon bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus, & de faire par-deſſus le marché encore les frais éternels de la repréſentation.

Madame MILVILLE.

On dit que tel eſt le ſupplice des riches... Il faut que tout ſoit compenſé.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuſe... paiſible dans votre chere ſolitude, toute à vous... La lecture vous occupe toujours?

Madame MILVILLE.

Infiniment: c'eſt mon unique plaiſir; & ce plaiſir étant peu coûteux, eſt à ma portée.

Madame DORTIGNI.

Oh! je vous ferai paſſer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le tems, en vérité, d'y jeter les yeux. J'attrape à la volée quelques extraits par lambeaux; mais de cette

maniere on ne peut juger que bien superficiellement.

Madame MILVILLE.

C'est ainsi néanmoins que l'on juge dans le monde, & l'on n'en prononce pas moins... vous l'avouerez.

Madame DORTIGNI.

Il est bien vrai... Quand jouirai-je d'un peu de loisir, pour m'occuper à mon aise des délices ineffables de la littérature!... Ah! c'est là que réside le vrai contentement de l'ame. On n'a point de remord de ces jouissances-là; elles sont au-dessus de tout. Votre vie est fortunée, paisible, ma soeur, en comparaison de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre esprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne sait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la présence de tant d'objets qui se succedent, c'est un tourment journalier. On a de l'humeur malgré soi. On ne peut plus connoître les hommes. On accueille mal ou bien, comme au hasard. A propos,

ma sœur, avez-vous vu le cher cousin arrivé récemment de l'Amérique ?

Madame MILVILLE.

Oui ; il sort d'ici.

Madame DORTIGNI.

Il sort d'ici ?... Oh ! il nous a joué un tour facétieux, plaisant, original. C'est un drôle de corps.

Madame MILVILLE.

Comment donc ?

Madame DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'est présenté chez moi comme un comme un mendiant, un gueux, un vagabond, prêt à être enfermé au *dépôt*. Dans ce moment mon mari venoit de recevoir de fâcheuses nouvelles ; il étoit environné de ses papiers... J'étois de mauvaise humeur... Nous ne l'avons pas accueilli gracieusement : mais sans doute il oubliera ce malheureux quart d'heure ; car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais aussi c'est d'une originalité peu décente ; on ne surprend point

[illegible]gens... A-t-il usé envers vous de la même feinte ?...

Madame MILVILLE.

Oui, ma sœur.... Il s'est offert à moi comme étant dans la peine & cherchant un emploi.

Madame DORTIGNI.

Un emploi ! Cela est bien ridicule. C'est justement ce qu'il y a de plus rare à Paris... On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes surnuméraires.

Madame MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits secours qu'on doit à la parenté & à l'humanité.

Madame DORTIGNI.

Ah ! vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, sous son habit plus que modeste ?

Madame MILVILLE.

Non, je vous l'assure.

Madame DORTIGNI.

Personne ne vous avoit avertie ?

Madame MILVILLE.

Personne.

Madame DORTIGNI, [redacted]

Ah ! vous avez le coup-d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre. [redacted]

Madame MILVILLE.

Je n'avois rien [redacted]... Quand je lui eus fait mon préſent, qui étoit bien peu de choſe au fond, après avoir pris une taſſe de café avec moi, tout-à-coup il s'eſt levé de cette place, l[redacted] étendus, l'œil humide de larmes, & m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma couſine, recevez les miens... Il m'a remis enſuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, & pour mes enfans... Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Madame DORTIGNI, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons ce qu'il renferme...

Madame MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Madame DORTIGNI, *après avoir ouvert le porte-feuille.*

Mais, ma sœur, ma sœur, ma sœur! voilà des effets pour plus de six cents mille livres... Ah, mon Dieu! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment! il vous a donné cela pour une tasse de café? Cela est incroyable... J'avois pris moi, malheureusement, mon chocolat.

Madame MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, & rien de plus.

Madame DORTIGNI.

Oui, autrement le monde jaseroit. [redacted], ma chere sœur, je suis enchantée de l'espece de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité. D'ailleurs, ses bontés ne pouvoient être mieux placées... J'espere qu'il vous les continuera. On ne doit cependant compter que médiocrement sur un esprit aussi bizarre. Ces caracteres singuliers,

pour ne pas dire extravagans, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre.

Madame MILVILLE.

Il m'a fait mille protestations d'amitié... que je crois sinceres. Il veut absolument que j'aille loger dans son hôtel.

Madame DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma sœur; vous n'êtes point d'un âge... Il faut redouter les langues médisantes...

Madame MILVILLE.

Je ne les crains point; mais croyez que je serai toujours très-févere sur l'article des bienséances.

Madame DORTIGNI.

Il faut si peu de chose pour ternir sa réputation!.. Les dons qu'il vous a faits, si vous m'en croyez, doivent même n'être sus de personne; car on en tireroit quelque conséquence...

Madame MILVILLE.

Ma sœur, je vous proteste que je n'ac-

cepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune; on parlera.

Madame MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il eſt, reconnoît & reſpecte la ~~véritable~~ vertu. On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Madame DORTIGNI.

Je le crois; mais à propos, je ſais déjà ce que vous ignorez peut-être... Mes informations ont été ſûres & promptes : ſavez-vous où il demeure ?

Madame MILVILLE.

Non : il doit venir me prendre avec mes enfans.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, je vous l'apprends; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train !.. Et venir ſous un pareil ~~piètre~~ habillement intercéder, ~~demander l'aumône~~, ou plutôt tromper la compaſſion... Ah ! cela eſt d'une ſingularité choquante.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

Madame DORTIGNI.

Cela ne devroit pas être toléré, ma sœur, ~~pas plus que le déguisement de son sexe ; car~~ si cette mode s'introduisoit une fois dans le monde, on ne sauroit bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Madame MILVILLE.

On prendroit le parti alors, d'en avoir pour tous les hommes.

Madame DORTIGNI.

Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur ; mais il y a dans la société, des rangs, des classes, une subordination nécessaire, vous en conviendrez.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

Madame DORTIGNI.

Ah çà, ma chere sœur... vous avez tout crédit sur son esprit... Vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

Madame MILVILLE.

J'y travaillerai aſſurément de tout mon cœur.

Madame DORTIGNI.

S'il eût dit un mot de ſon état, nous l'aurions reçu à bras ouverts... Attendez ; il faudroit lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, & que le connoiſſant riche, nous avons voulu... auſſi... de notre côté... ~~jouer la comédie~~... Qu'en dites-vous ?

Madame MILVILLE.

Cela ne prendra pas.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, dites-lui que mon mari avoit la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a ſaiſi dans un de ces mauvais quarts d'heure où l'on bruſque tout ce qui nous approche ; que moi, j'avois grondé mes gens à mon lever, & que l'impreſſion m'en étoit demeurée... Ajoutez, chere ſœur, que les hommes qui ont des bureaux ſont triſtes le matin, & qu'on ne rit à Paris que le ſoir.

Madame MILVILLE.

Je vous promets d'employer, & les raisons, & les prieres, pour que le passé soit enseveli dans le silence.

Madame DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer... Quand ce ne seroit que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendroit cher... (*Se levant.*) Ménagez-vous bien... prenez soin de votre santé, j~~e vous en conjure~~.... Et les chers enfans? ~~Ils s'amusent. L'heureux âge! où l'on est sans souci, sans inquiétude~~. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie; point du tout, c'est une visite de bonne & franche amitié... Depuis un mois, je guettois l'instant d'être libre... Adieu, adieu.. Ne bougez pas; l'air est froid. A tantôt, nous nous reverrons. (*En la baisant.*) Adieu... nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.

Fin de l'acte

SCENE VI.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

EH bien, eſt-elle aſſez impudente, aſſez menteuſe, aſſez baſſe? & de l'orgueil encore! Je l'obſervois; chaque mot de votre bouche étoit pour elle un coup de poignard. Elle a frémi du porte-feuille; elle a éprouvé le plus violent dépit; elle ſe déguiſe habilement, mais ſon regard la trahit malgré elle. Elle n'a que le remord de l'avarice. Je la déteſtois; mais je lui rends plus de juſtice à préſent, je la mépriſe.

Madame MILVILLE.

Plains-la plutôt: elle eſt aſſez punie d'être privée de ce ſentiment intime & doux qui fait goûter les plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui méritent d'être appellés de ce nom.

BRIGITTE.

Quelle créature! Quand elle vous appelle

sa sœur, mon oreille est déchirée. Vous, sa sœur! Non, non, il y a une distance infinie entre vos ames.

Madame MILVILLE.

~~C'est assez, Brigitte~~... Tous les vices & les travers naissent d'un seul vice, de la cupidité. Malheur aux cœurs livrés à cette passion triste! Ils se tourmentent eux-mêmes, & l'on n'a rien à ajouter au supplice dans lequel ils vivent..... Il faut les plaindre; ~~vous dis-je~~, & non les outrager.

elle sort



Fin du 2.e acte.

ACTE III.

(Le théatre représente l'hôtel de Vanglenne, hôtel riche & magnifique. Vanglenne doit avoir un habit d'écarlate galonné, une canne à pomme d'or; il conduira madame Milville par la main.)

SCENE PREMIERE.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Vous voici chez vous, chere cousine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner.. Vous y serez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront... Votre société sera la mienne, si vous me le permettez. Votre esprit répond à la noblesse des sentimens... Je vous entendrai

toujours avec le plaisir que donne l'admiration...

Madame MILVILLE.

Ah, cousin, quel éclat! quelle magnificence! Et vous me destinez...

VANGLENNE.

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger l'argent à la main; & avec ce mobile universel, il n'y a point de ville comme Paris pour être servi promptement & à souhait... Je n'ai fait part de mon projet à personne, & je m'en applaudis; mon secret n'a point été trahi. Allons, prenez possession... Je suis chez vous, cousine.

Madame MILVILLE.

A moi, cet hôtel!... Vous me croyez donc sensible à ce luxe? C'est m'affliger.

VANGLENNE.

Que votre belle-sœur, qui affecte des airs hautains, vous voie ici dans l'opulence, & vous apperçoive monter dans un équipage plus élégant que le sien; & comme c'est une petite ame, attachée à ces miseres,

Vous pensez bien que je ne peux ni ne [illegible] accepter de tels bienfaits. Modérez-[illegible] si vous voulez qu'i[illegible] use.

que le dépit la tourmente au point d'en sentir les convulsions de l'orgueil humilié.

Madame MILVILLE.

J'ai repris à peine mes sens... C'en est trop... Vous pensez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels bienfaits. Modérez-les, si vous voulez que j'en use. Je vous remercie de la prudence & de la discrétion dans l'arrangement des logis.

VANGLENNE.

L'hôtel est coupé en deux, & sans aucune communication... Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent & votre meilleur ami.

Madame MILVILLE.

Mais comptez-vous me le prouver avec cette profusion ? Si elle convient à votre opulence, elle ne convient nullement à ma situation, qui repousse l'éclat... Je ne refuse point vos dons, je vous offenserois; mais qu'ils s'accordent avec la modestie, qui doit être ~~mon élément &~~ mon premier devoir. Vous savez comme

comme je vivois ; quelque chose de plus suffira. [redacted]

VANGLENNE.

Vous m'avez promis, cousine, de condescendre à toutes mes idées. Dans six mois vous serez parfaitement libre de vivre à votre guise ; mais j'exige que vous ayez pour moi cette complaisance jusqu'à ce terme.

Madame MILVILLE, *tirant de sa poche le porte-feuille.*

[redacted]e ? .. Et votre porte-feuille ? ... Reprenez-le... Je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande ; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (*En souriant.*) N'êtes-vous pas ma trésoriere ?

Madame MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant ?

VANGLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, & ne me chagrinez point.... ~~Cet oncle, dont la~~

mémoire m'est précieuse, dont j'ai connu l'ame si semblable à la vôtre, votre pere m'ordonne du fond de sa tombe d'agir ainsi. Oui, c'est lui qui m'inspire en ce moment. Ce que je fais n'est pas par ostentation, mais pour donner un exemple aux riches; pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à se souvenir que dans un tour de roue, la fortune abaisse celui qui étoit au sommet, & éleve celui qu'ils appercevoient au dernier rang. Que cette leçon, s'il est possible, reprime l'insolence trop commune aux riches. (*Appellant tous les gens de la maison.*) Voilà vos domestiques, madame; vous les trouverez tous à leur poste & instruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui est ici est à vous sans réserve. (*Aux domestiques.*) Allez. (*Les domestiques sortent.*) Je ne m'inquiete plus de l'emploi que vous en ferez. (*Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.*) Cette piece que je garderai précieusement tant que je vivrai & vous n'entendiez pas alors le sens de ce mot, lorsque je l'ai pro-

[redacted],) cette piece qui m'auroit en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin [redacted]; voilà le gage irrécusable, qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

Madame MILVILLE.

J'ai supporté la pauvreté avec courage, & la supporterois encore de même; mais en ce moment, où le bonheur me sourit enfin, je ne vous déguiserai point le fond de mon ame... Non.... ce n'est pas sans un secret plaisir que je retrouve, après tant de traverses, cette douce aisance à laquelle j'étois accoutumée, & que mes chers enfans vont partager avec moi; mais l'aisance aussi me suffit. Je suis vraie avec vous comme avec moi-même; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon ame se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre; tout autre dissi-

brûleroit... Mais vous me ferez utile, chere cousine, vous m'aiderez à placer mon argent d'une maniere qui ne soudoie ni l'oisiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie. Pensez-y mûrement. Je ne reconnois plus Paris; plus de gaieté, tout se plaint, tout souffre... Une foule de nécessiteux... Ce spectacle me déchire l'ame; vous m'indiquerez les véritables honnêtes gens qui se cachent... Je commence à renaître depuis que je vous connois... Je ne puis retenir l'aveu du plaisir doux, profond, que je ressens en votre présence; le chagrin qui obsédoit mon cœur s'éclipse, je retrouve des jours plus sereins. (*La regardant tendrement & lui touchant le bras.*) A propos, restez comme vous êtes; ne changez rien à votre habillement... Vous êtes bien... Que je vous voie toujours comme je vous ai vue pour la premiere fois dans votre retraite. Délicieuse, pure & touchante image; je ne t'oublierai point!... Laissez, cousine, laissez les diamans à celles qui n'ont pas votre beauté.... J'ai couru tout Paris depuis

quinze jours ; j'ai les yeux d'un autre monde, direz-vous. Mais, me difois-je en parcourant les promenades & les fpectacles, caché dans la foule, ne prendra-t-on jamais dans la maniere de s'habiller, au lieu de ces ajuftemens recherchés, le goût fimple & délicat, qui fème les graces dans les plis qu'il forme, qui rend la toile légere & la fleur des champs une parure naïve ? Ce goût naturel pourroit remplacer avantageufement ce luxe fomptueux, qui en s'attirant le regard, trahit l'attention que mérite une phyfionomie touchante. Comment les femmes, fi expertes en l'art de plaire, ne fentent-elles pas que les diamans ceffent de briller, quand tout le refte annonce la décoration, & que, pour fixer l'œil, il ne faut qu'un ornement modefte ? Car l'œil fe plait à détailler les graces fimples, & n'eft qu'ébloui par le fafte & la richeffe.

Madame MILVILLE.

Dieu ! oferai-je lui parler de mon frere ! . . J'attends le moment. . .

SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, on étoit allé vous demander chez vous; c'est M. Mulson, qui voudroit absolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah! Mulson l'agent de change? .... Cousine, permettez-vous que je le reçoive içi? ... Faites entrer.

SCENE III.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, MULSON.

(*Mad. Milville s'assied dans un coin de la salle.*)

MULSON, *étendant les bras.*

QUI l'auroit cru! Vous en Europe! Et tout le monde l'ignore; on eût été au devant de

vous, vous offrir nos ſervices. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille?

VANGLENNE.

C'eſt que je ſuis ruiné... J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah! vous êtes bien revenu ſur l'eau, à ce qu'il paroît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il eſt vrai cependant que j'ai failli à me noyer tout de bon.

MULSON.

En ſauvant votre perſonne, il n'y avoit rien de perdu... La mer eſt bien avide; mais malgré ſa profondeur, elle ne pouvoit pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reſte encore quelque choſe pour moi & mes amis.

MULSON.

Je le crois... Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens?... J'ai à

vous porter les salutations, les excuses, les respects de deux personnes qui vous sont liées par le nœuds du sang, & de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plait?

MULSON.

Monsieur & madame Dortigni.... Honnêtes gens, braves gens au fond.. Je suis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'est donc vous qui leur avez dit que j'étois ici?...

MULSON.

Eh! monsieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnoître au premier coup-d'œil, à l'instant où vous sortiez de chez eux... Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laissent dans la mémoire qu'une foible impression... Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu... Votre crédit..

VANGLENNE.

Mon crédit? (*Montrant Mad. Milville.*) Connoissez vous madame?

MULSON, *saluant.*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment, vous ne connoissez point madame ? ... Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni ?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, & presque tous les jours... J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connoissez pas madame ?

MULSON.

Non, monsieur... Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON, *étonné.*

Quoi ! M. Dortigni a une sœur ?... Madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLENNE.

Présentement, monsieur l'ambassadeur ; achevez votre message.

MULSON.

Je ſuis un peu interdit.... Je ſais tout ce qui s'eſt paſſé ; ils ont eu quelque tort avec vous...

VANGLENNE.

Quelque tort ! .... Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce ſont au fond d'honnêtes perſonnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être ſatisfait. Comme vous êtes d'un caractere facile & généreux, vous oublierez quelques petites inadvertences.

VANGLENNE.

Inadvertences !

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des diſtractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais, quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourſe, a-t-il des diſtractions alors ? commet-il beaucoup d'inadvertences ?

MULSON.

Oh, non... Mais entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni, car il n'est que l'aveugle agent des volontés de sa femme.

VANGLENNE.

J'entends.

MULSON.

De plus, il est très-bien ~~aujourd'hui avec le ministre, mais très-bien~~ les gens e. Il est fait pour aller loin ~~prospérer, pour aller loin, pour monter~~...

VANGLENNE.

Je le crois de même... ~~Il doit monter~~, Il ira comme vous le dites.

MULSON.

Il ne faut jamais se brouiller entiérement avec ces hommes-là; car on ne sait pas ce qui peut arriver dans la suite... On a vu... Vous savez...

VANGLENNE, *à part.*

~~Je reconnois Mulson~~, il ne peut pas supposer un seul homme exempt d'ambition. (*Haut.*) Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement,

MULSON.

Justement. Ils sollicitent la grace de vous rendre une visite. ~~La parenté, malgré quelque nuage, reprend toujours ses droits.~~ Pourront-ils vous voir sans que vous leur fassiez mauvaise mine ?

VANGLENNE.

Vous savez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh ! sans doute... C'est ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connoisse.... Ah çà, cela est donc arrangé ?.. ~~Vous revenez comme si de rien n'étoit ?~~... J'en suis content, charmé.... J'espere, monsieur, vous proposer quelques affaires d'une solidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monsieur Mulson.

MULSON, *à part.*

Mais j'ai réussi à merveille, & le plus heureusément du monde. (*Haut.*) Je vais

donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation ?

VANGLENNE.

Oui, monsieur Mulson.

MULSON.

Ils y seront très-sensibles, je vous assure.

VANGLENNE.

Eh bien, je les attends.

MULSON.

A merveille... Ils en seront enchantés, vous dis-je. (*A part.*) Bon ! tout va bien. (*Haut.*) ~~Je vous offre bien mes respects.~~ Quand je me mêle de quelque chose, cela réussit toujours.

SCENE IV.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oseront venir ! .. Cela est fort... En ce cas j'aurai mon tour. .. Métal corrupteur, ô malheureux argent, que n'obtiens-tu pas des hommes ! Ton aspect raffine leurs vices

se transforme leur cupidité en hypocrisie... Métal funeste ! pourquoi existes-tu ? pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins & l'agent de nos crimes ?

Madame MILVILLE.

Cher cousin, bon & généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frere [redacted] méconnoître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser ; cela est à sa place, & digne de vous : mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Madame MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre...

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est le pauvre, oui, le pauvre caché sous l'habit que je portois ; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, & mon ressentiment est juste. De quel droit un

homme accable-t-il son semblable du fardeau du mépris, de ce fardeau insupportable? & de proche en proche, quel rang seroit à l'abri du dédain outrageant, si celui qui occupe un gradin un peu plus élevé, se croyoit en droit de fouler celui qui occupe un gradin plus bas?... Pour un rôle éphémere que chacun joue ici-bas en passant, & tandis que nous sommes tous égaux par la nature, la souffrance & la mort, le riche, du sein de ses jouissances que les loix lui assurent, au lieu de compatir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repoussera d'une maniere injurieuse, lui fera sentir le mépris, l'outragera dans son infortune? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri, & l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'insolent qui marchoit sur la tête de son frere soit à son tour humilié.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends pas excuser sa conduite; mais il eût peut-être fait dans la suite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'eſt pas bon, le ſecond devient pire encore; & la triſte humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commiſération & de la pitié... Qui l'étouffe, eſt mort au bien.

Madame MILVILLE.

Ne m'avez-vous pas dit que mon frere alloit vous donner quelque ſecours, & que ſa femme l'en avoit empêché?

VANGLENNE.

Oui, ſix francs peut-être, pour ſe débarraſſer de moi, pour me congédier, pour ſe dérober à mes gémiſſemens importuns.

Madame MILVILLE.

Vous voyez qu'il ſe laiſſe entiérement gouverner par elle, & que moins coupable...

VANGLENNE.

Vice de plus, ſi réſiſtant au bien, il n'a pas la force de faire le mal tout ſeul, s'il a beſoin d'un complice... J'avoue toutefois, qu'il eſt le moins méchant des deux.

Madame

Madame MILVILLE.

Elle ne le rend pas heureux... Il y a beaucoup à dire.

VANGLENNE.

Je ne comprends pas, il eſt vrai, comment on peut réſiſter au malheur de l'avoir pour femme... Il faut donc que ſon mari ſoit digne d'elle, & qu'il ne ſoit pas plus malheureux avec cette femme petite & avide, qu'il ne ſeroit heureux s'il en poſſédoit une tendre & généreuſe... Ces deux ames du moins ſympathiſent heureuſement, & rien n'eſt gâté.

Madame MILVILLE.

Helas!... il y aura donc entre vous une ſéparation éternelle?

VANGLENNE.

Oui, & de tout l'intervalle qui ſe trouve entre nos ames. Je ne lui veux point de mal; ~~mais comme il ſe fait petit pour de l'or~~, il m'eſt permis de rire de ſa baſſeſſe, & je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le

recevoir. Voilà toute ma vengeance ; elle est légitime : d'ailleurs je dispose de ce qui m'appartient : tout se passera sans les offenser ; les meilleures vérités glissent sur les cœurs avares ; on les siffle, ils s'applaudissent encore. Et qui les oblige, après tout, de venir s'exposer aux coups ?

Madame MILVILLE.

Ah ! modérez votre indignation, je vous supplie...

SCENE V.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

Madame DORTIGNI.

MON cher cousin, vraiment, vous êtes un joli espiegle. Est-ce au Nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là ? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame ?

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monsieur, vous ne vous masquiez point, n'est-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert...

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous saluer, & de vous offrir nos excuses.

Madame DORTIGNI.

Oui, malin, mais charmant... Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli; & nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'est pas ici mon domicile, madame.

Madame DORTIGNI.

Comment donc ?

VANGLENNE.

Vous le savez, je demeure au Cadran

bleu; telle est l'adresse que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Madame DORTIGNI.

Bonne folie! Vous plaisantez encore?

VANGLENNE, *sérieusement.*

Je ne plaisante point, madame. Si vous voulez me rendre visite, c'est là que vous me trouverez, & que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre sœur. (*Il s'éloigne, se jette dans un fauteuil, & prend un livre qu'il lit négligemment.*)

Madame DORTIGNI.

J'ai déjà vu la chere sœur; elle nous a annoncé votre générosité; je l'en ai félicitée sincérement... Elle étonneroit de la part de tout autre; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connois d'autres êtres plus rares encore, qui ne manquent ni un vice, ni un ridicule.

Madame DORTIGNI *s'assied à côté de sa sœur, & lui fait mille caresses.*

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chere sœur, un air content, satisfait.

VANGLENNE.

Oui. Oh ! cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

Madame DORTIGNI.

Et les chers enfans ~~comment se portent-ils~~ ?

Madame MILVILLE.

Très-bien... Ils sont ici... Croyez-vous que je puisse les abandonner ?

Madame DORTIGNI.

Oh ! vous les aimez trop. Je brûle de les embrasser... Ils sont charmans...

VANGLENNE, *toujours dans un certain éloignement.*

Ils ont eu le tems de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Madame MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur ?

Madame DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, *toujours assis, brusquement.*

Vous avez des enfans, madame?

Madame DORTIGNI.

Oui, cousin; ils sont au college.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, madame. Croyez-m ne les élevez pas vous-même.

~~Madame DORTIGNI.~~

C'est mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde sur-tout de les élever vous-même.

Madame DORTIGNI.

Vous voudrez bien remarquer, monsieur, que je ne saurois leur montrer du latin; car on ne nous l'enseigne point.

VANGLENNE.

Du latin! Oh, qu'ils n'en sachent pas un mot, & qu'ils aient le sens droit, & sur-tout le cœur sensible & bon! Voilà l'essentiel; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

Madame DORTIGNI.

Le cher coufin a encore un peu du reffentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, *fe levant.*

Nous avouons nos torts ; & fi nous venons ici, c'eft pour les réparer. Je ne fais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de fon extérieur. C'étoit un fage ; il n'y fut pas fenfible.

VANGLENNE.

On lui fit, à ce que je me rappelle, fcier ou fendre du bois... On l'employa du moins, & on le crut bon à quelque chofe ; on ne le congédia point.

DORTIGNI.

Vous avez trop d'efprit, mon cher coufin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y euffent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale? Ils vous doivent un remerciement...

Madame DORTIGNI, *à sa sœur.*

Chere sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Madame MILVILLE.

C'est l'objet de tous ~~mes vœux.... je ne desire rien tant.~~

Madame DORTIGNI.

Représentez au cher cousin combien nous sommes désolés & repentans. Nous comptons effacer, par le dévouement le plus absolu & l'assiduité la plus constante, les erreurs de cette fatale matinée.

Madame MILVILLE.

J'ai fait & je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tout soit oublié.

Madame DORTIGNI, *après un silence.*

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain & agréable, ~~que l'eau y est renommée comme pure & salubraire~~.... Les Anglois ne s'en sont-ils point emparés?.. (*Après un silence.*) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paroît... ~~Je~~

prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliotheque... J'en ai de fort estimés... car je n'achete de livres qu'après avoir lu les extraits.

VANGLENNE.

Je lis peu; mais j'examine le front de l'homme.... Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir. (*Il continue de lire.*)

Madame DORTIGNI.

Celui que vous tenez paroît vous occuper fort. Pourroit-on savoir ce que c'est?.. Est-ce une nouveauté?... Il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais; c'est un assemblage de vers. [redacted]

Madame DORTIGNI.

Des vers! des vers! on ne voit que cela.

D O R T I G N I.

C'est une collection, mais, en vérité, des plus détestables.

VANGLENNE.

Je suis assez de votre avis; je n'aime pas trop en général les vers françois. Selon

moi, ils ont tué la poésie : notre versification est d'une marche si égale, si monotone, qu'elle m'endort le plus souvent... Puis il y a de très-jolis vers qu'on pourroit comparer à la toile d'araignée ; ils sont fins, tissus avec beaucoup d'art, & inutiles [redacted] dans ce tas de frivolités vuides de sens, je viens de tomber par hasard sur une piece qui me fait rire malgré moi.

Madame DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc ?

VANGLENNE.

Épître à mon habit.

DORTIGNI.

Oh ! monsieur, je connois cela ; c'est du plus mauvais goût, du plus mauvais genre !

VANGLENNE.

Vous connoissez la piece, monsieur ?

DORTIGNI.

Oui, j'ai lu autrefois cette fadaise.

VANGLENNE.

Mauvais goût, mauvais genre, soit... Mais

c'eſt ce que j'ai encore vu de mieux dans ce recueil.

DORTIGNI.

On ne loue guere cela, même dans les journaux.

VANGLENNE.

Je ne puiſe point ma doctrine dans les jugemens d'autrui; en fait de littérature, je m'en rapporte à moi, & tout le monde devroit en faire autant.

DORTIGNI.

Les journaux ſont néanmoins les ſoutiens éternels du bon goût, les diſpenſateurs de la vraie renommée.

VANGLENNE.

Cela ſe peut, je ne diſpute point là-deſſus... Je dis ſeulement que je lis les ouvrages, au lieu de lire les extraits qu'on en fait, & ce dans la crainte d'être trompé.

DORTIGNI.

Mais enfin, monſieur, il faut un tribunal, pour ſavoir ſi tel ouvrage eſt de bon goût, ou de mauvais goût.

VANGLENNE.

Ira au tribunal qui voudra, je n'empêche; je juge pour moi; mon juge suprême est ma sensation, & je n'admire que lorsque je suis affecté... Je ne serai point comme cet écolier qui demandoit à son gouverneur, à la promenade : monsieur, dites-moi, ai-je bien du plaisir ?

Madame DORTIGNI.

Mais, mon ami, le cher cousin a raison; ce qu'il dit est fort sensé. Il est ridicule d'aller demander à un autre son sentiment sur tel ouvrage, lorsqu'on peut le lire & le juger par soi-même. Le plaisir qu'on reçoit, est le garant infaillible de la valeur d'un ouvrage; tout ce qu'on écrit périodiquement, au nom des regles, ne prouve pas que le censeur a raison, & qu'on a tort d'applaudir. Ainsi laissez là cette discussion.

VANGLENNE.

Liberté entiere, madame. En fait de littérature, la tolérance est le droit, la discussion permise... Les opinions sont libres... Tous

les débats que leur diversité fait naître sont fort innocens. Examinons donc seulement la piece.

DORTIGNI, *à part.*

Comment ce livre s'est-il trouvé là ? C'est à bon droit que je hais les auteurs ; ils ne tendent qu'à faire naître des idées dont on se passeroit bien.

VANGLENNE.

Epître à mon habit. Ce titre-là, d'abord, est d'un homme qui voit, qui sent. Cela ne ressemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, [redacted].. J'aime ce titre... *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune... je vous en préviens... Je ne l'ai point vu citée comme un modele.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là ; mais enfin il se trouve un admirateur qui décide pour son compte... A lui permis, je pense. Puisqu'il y a à Paris presqu'autant

de livres qu'il y a de lecteurs, il est licite de choisir à son gré les ouvrages, comme on choisit ses amis.

Madame DORTIGNI.

Tout ce que dit le cousin est d'une vérité, d'une justesse surprenante, & je ne sais pourquoi vous voulez contredire des choses aussi lumineuses. Vous ne voyez que par les journalistes. Et que sont-ils eux, pour s'établir juges & critiques?

VANGLENNE.

Madame, le combat est engagé, & chacun peut défendre son opinion. Voyons donc.

Ah, mon habit, que je vous remercie!
(*Prenant le galon de son habit.*) Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité & de sel.

Ah, mon habit, que je vous remercie!
Que je vaux aujourd'hui, grace à votre valeur!

DORTIGNI.

[redacted]

VANGLENNE.

[redacted]...

Je me connois ; & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrete magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner & l'esprit & le cœur.

Qu'en dites - vous, monsieur l'aristarque ? ... Voyons, exercez toute votre adresse... Je vous devine ; *gagner* n'est peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs ; ils restent toujours ce qu'ils sont, faux, doubles, trompeurs ; mais l'habit leur impose des apparences contraires. *Amadouer* seroit le mot ; mais je soupçonne que *gagner*, qu'en pensez - vous ? devient un trait ironique. Laissons - le...

Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus ! quels égards, quel accueil !...
Auprès de la maîtresse & dans un grand fauteuil...

Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit.

Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire.

Toujours prêts à ſourire ! Cela eſt d'une expreſſion vivante... Des yeux qui mentoient d'ailleurs... Qu'importe ?.. Le poëte peint les dehors.

J'eus le droit d'y parler, & parler ſans rien
dire.

Parler ſans rien dire ! Il y avoit de quoi parler cependant ; il parloit probablement. Mais tel s'endurcit le cœur & les oreilles. Cela revient au même.

Cette femme à grands falbalas...
Ah, ah, ah ! je ne puis m'empêcher de rire.
Cette femme à grands falbalas
Me conſulta ſur l'air de ſon viſage.

Je paſſe quelques vers.

Ce que je décidai fut le nec plus ultra....
On applaudit à tout ; j'avois tant de génie !
Ah, mon habit, que je vous remercie !
C'eſt vous qui me valez cela.

Oh ! je l'apprendrai par cœur, cette piece. Elle eſt ſemée de traits heureux, de ſaillantes vérités. ~~Comment se nomme l'auteur de cette épître~~ ? Madame Bourignon

la connaissance du monde y manque

DORTIGNI.

La connoissance du monde y manque.

VANGLENNE.

La connoissance du monde!.. Ecoutez ceci, monsieur.

Ce marquis, autrefois mon ami de college,
Me reconnut enfin, & du premier coup-d'œil
Il m'accorda par privilege
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil.
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs, que rien ne dérégla...

On ne compte point ici de légeres fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge.

Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira.
Ah, mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.

Cette épître est unique. *Me reconnut*, est un hémistiche qui vaut pour moi le *qu'il mourût* de Corneille. *Me reconnut enfin*. Oui,

je soutiendrai cette piece envers & contre tous; je la soutiendrai contre les feuillistes, les folliculaires, les scholiastes, les périodistes, les journalistes, les jugeurs... Pardonnez; le plaisir m'emporte.

DORTIGNI.

Je n'admire pas tant que vous... Cela peche par le style.

VANGLENNE.

Le style? Mais le style, qu'est-il autre chose que les idées, s'il vous plait? Voyez comme ceci est charmant, & même bien écrit!

J'entrois jadis d'un air discret;
Ensuite, suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutois en silence, & ne me permettois
Le moindre si, le moindre mais.
Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
Et moi je ne l'étois jamais.

DORTIGNI.

Prosaïque, mal rimé, commun, trivial. C'est mon avis, monsieur, & celui des gens de goût.

Madame DORTIGNI.

Mais, mon mari, vous voulez juger des vers, & vous ſavez que vous ne vous y connoiſſez pas..... Paſſe peut-être pour de là proſe.

VANGLENNE.

Madame, chacun eſt juge né des ouvrages de littérature. Monſieur a quelque raiſon de ſe récrier. *Sur le bord de ma chaiſe*, me ſemble en effet mis là pour la rime. On ne fait pas aſſeoir un pareil homme; non, jamais; on le fait tenir debout une heure; il n'eſt pas aſſis, vous dis-je... Il a le corps penché, le chapeau ſous le bras, les mains croiſées ou ſuppliantes, dans l'attitude... Vous me comprenez?...

Madame MILVILLE, *peinée*.

Ma ſœur, que je ſouffre!

Madame DORTIGNI.

J'aime mieux le voir évaporer ainſi ſon feu... Plus cela eſt vif, moins cela durera.

VANGLENNE.

Un rien auroit pu me confondre.

Un regard, tout m'étoit fatal;
Je ne parlois que pour répondre;
Je parlois bas, je parlois mal.
Un sot provincial, arrivé par le coche,
Ou de plus loin.
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.

DORTIGNI.

Dans sa peau! Quelle expression!

VANGLENNE.

Je me mouchois presqu'au bord de ma poche;
J'éternuois dans mon chapeau,

(Ici Vanglenne éternuera profondément, il répondra d'un coup de tête.)

On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit.
Il n'en coûtoit de révérence
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.

Madame DORTIGNI.

Monsieur lit à merveille.

VANGLENNE.

C'est que je ne sens pas mal, madame,
Mais à présent, mon cher habit,

Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'ai-
sance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont ap-
plaudis ?

L'auteur fait mention ici de la Hollande ; où *le galon qu'on renomme n'attire point l'hommage des adorateurs de l'or*, & dit en parlant de nos usages, ces deux vers qui peuvent faire proverbe :

Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là l'homme fait valoir l'habit.

Et il conclut :

Mais chez nous, peuple aimable, où les gra-
ces, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé par sa fleur ou son fruit ;
On le juge sur son écorce.

Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Il n'y a point là de faux brillant, d'enluminure, de bel-esprit, tel qu'en affectent des écrivains maniérés ; c'est du bon, du solide esprit, de

la raifon, & c'eft là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment fe nomme l'auteur de cette épître ?

DORTIGNI.

Je ne fais pas, monfieur ; je m'occupe fort peu de ceux qui écrivent ou n'écrivent pas.

VANGLENNE.

Moi, je voudrois avoir le plaifir de faire fa connoiffance, pour lui témoigner combien fon bon fens me charme... Mais, monfieur, puifque la difcuffion eft entamée, & que le champ eft libre aux demandes & aux réponfes, quel eft, felon vous, le réfultat de cette piece ?

DORTIGNI, *avec humeur.*

C'eft qu'il faut, monfieur, s'accommoder aux mœurs reçues ; & puifqu'on n'a befoin dans le monde que d'un habit pour paffer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, fe refufer à l'endoffer.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monfieur, & moi je vais plus loin, c'eft

que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (& habit signifie ici, dans son acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, &c.) je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il n'y a que cela de desirable, d'estimable au monde; qu'il faut sans pudeur être son esclave, tourner tous ses vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche basse ou honteuse, dans l'espoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles : conséquemment je soutiens qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractere, insolent par principe, & raisonner même l'insensibilité à son égard. Telles sont les loix suprêmes & sacrées de l'intérêt personnel, qui doit tout écarter, tout envahir, tout étouffer sans remord. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, & il doit voir comme s'il n'existoit pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

Madame DORTIGNI.

Je vous réponds, monſieur, que ces principes me ſemblent affreux, odieux, abominables, que je ne crois pas qu'ils puiſſent être adoptés de perſonne; je ne vois pas non plus, qu'il faille rabaiſſer juſqu'à ce point l'humanité.

VANGLENNE.

Et moi je vous ſoutiens, madame, (& je frémis en le diſant) je ſoutiens qu'il exiſte des envieux du bien fait à autrui, des envieux forcenés, qui gémiſſent lâchement (quoique déjà partagés des biens de la fortune) de voir la richeſſe paſſer devant leurs mains tendues & ouvertes, qui voudroient tout raſſembler pour eux ſeuls, tout envahir, fruſtrer leurs voiſins, leurs amis, leurs parens, jouir excluſivement, & fermant enſuite leur porte, endurcir leur oreille aux cris de leurs beſoins, s'ils ne jouiſſent pas intérieurement de leurs privations.

Madame MILVILLE, *à part.*

Ah, Dieu ! comme il s'enflamme !.. Que je voudrois être loin !

Madame DORTIGNI.

Quel affreux tableau vous venez de tracer, monſieur!... Non, ces monſtres n'exiſtent point... ~~Ils ſont le produit de votre imagination~~..

DORTIGNI.

Mais, monſieur ne veut faire ici aſſurément aucune application.

Madame DORTIGNI.

Oh! il eſt trop judicieux, trop honnête pour cela : mais pour diſſuader entiérement le cher couſin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai ſa défenſe.

VANGLENNE.

Vous, madame?

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur; & pour éloigner de votre eſprit les nuages qui peuvent encore l'offuſquer, j'oſerai me citer en exemple.

VANGLENNE.

Vous, madame?.. En exemple!..

Madame DORTIGNI.

J'ai cru vous entendre, mon cher couſin.

Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'apperçois ici est à ma belle-sœur ; vous la comblez de vos largesses ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur, & dans ce moment je ne veux, ne desire, ne demande, n'implore que son amitié & la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-sœur, madame ? Vous demandez son amitié, vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait, & que je lui prépare ? Vous voulez être son amie sincérement ?

Madame DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin. (*Embrassant madame Mirville.*) je l'aime, & je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions. Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, & vous me l'assurez? ... Ah! prenez garde; je suis habile à lire sur les visages ce qui se passe au fond des cœurs. ... [redacted]... Si je me suis trompé; comme cela se pourroit, si en effet la sensibilité réside encore au fond de votre ame; que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par les distractions du monde, les usages journaliers, que le luxe commande, que le faste établit, j'oublierai tout; j'en suis capable; je reviendrai véritablement à vous & sans aucun ressentiment... Je ne suis, madame, ni injuste, ni vindicatif; je sais qu'il y a des sentimens vertueux qui dorment en nous, sans être étouffés, & qui se réveillent, qui renaissent, quand les cœurs sont émus. Je sais qu'il ne faut jamais désespérer du cœur de l'homme, foible, mais bon, chez le grand nombre. Helas! nous avons tous [redacted] besoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à distinguer la foiblesse du vice & l'erreur de la dureté. Je vais donc

jouir de votre retour à la sensibilité, [redacted] il me sera bien cher... S'il [redacted] & vous retrouverez en moi un parent. (*Il [illegible] domestique.*) [redacted]

SCENE VI.

ACTEURS PRÉCÉDENS, UN NOTAIRE.

(*Le notaire entre & donne un papier à Vanglenne.*)

VANGLENNE, *se levant.*

VOICI une donation entiere de mes biens, que je fais à ma cousine. Elle est motivée par ce qu'il y a de plus juste, l'amitié, l'estime, la reconnoissance. Tout le monde saura ce que j'ai fait pour elle, & pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la maniere généreuse & noble dont j'ai été accueilli dans ses humbles foyers; & tout



le monde, je pense, m'applaudira. Il est licite [redacted] bien à une parente vertueuse, sur-tout lorsqu'elle est veuve & qu'elle a des enfans à élever; mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachoit à tout, [redacted], que l'on cassoit les actes des vivans dès qu'ils étoient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entiere, la plus complete, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de mariage réunissoit tous ces points divers, & j'ai jugé à propos de faire dresser un pareil acte.

Madame DORTIGNI, *à part.*

O dépit, ô rage! Voilà ce que je redoutois... Contraignons-nous.

VANGLENNE, *s'avançant vers Mad. Milville.*

Madame, nos ames se connoissent; elles sont désormais unies l'une à l'autre. Je vous offre ma main. Vous pourriez aimer la personne sans les richesses, comme les richesses sans la personne. [redacted]ment que je vous ai annoncé tantôt, & la

[redacted] maniere de mettre le porte-feuille en communauté... Gardez-le, ou daignez signer.

Madame MILVILLE.

[redacted]... Ah, mon bienfaiteur ! [redacted]... Ne pouvons-nous vivre sous les loix de l'amitié ? Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

[redacted] En vain nous vivrions dans l'innocence ; la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chastes, ne tarderoit pas à souiller la pureté de notre amitié [redacted] Je veux la faire taire [redacted] J'aspire enfin à m'unir à un cœur que je suis bien sûr d'estimer à jamais.

Madame MILVILLE.

Vous m'avez choiſie... Je vous dois tout...
Eh bien! je donne un pere à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure, & j'en atteſte le ciel & l'honneur.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je me ſens ſuffoquée... J'étouffe...
Comment domter?..

VANGLENNE, *ſignant après madame Milville.*

Notre hôtel n'en fera plus qu'un.

Madame MILVILLE, *avec ſentiment.*

Ainſi que nos cœurs...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je vais m'évanouir, je le ſens...

VANGLENNE.

Allons, madame, voilà le ſceau éternel de la réconciliation; elle ſera entiere de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre ſentiment s'efface... Signez le bonheur de votre ſœur & le mien...

Tenez, prenez, voilà la plume ; & vous, monsieur, après, s'il vous plait.

Madame DORTIGNI, *prenant la plume.*

Ah ! de tout mon cœur. (*Approchant de la table.*) Pourrai-je me vaincre ? . . Essayons. Ah ! (*Elle grincera des dents, jetera un cri de rage étouffé, & tombera sans connoissance.*) Dieu ! je n'en puis plus. . . Je me meurs. . .

Madame MILVILLE, *jetant un cri.*

Est-il possible ! . . Il faut du secours. (*Elle appellera.*)

DORTIGNI.

Elle est quelquefois sujette à ces accidens-là.

Madame MILVILLE.

Elle ne revient point.

VANGLENNE, *froidement.*

Qu'on la transporte. (*On l'emmene évanouie ; son mari & madame Milville la suivent.*) (*Seul.*) Femme cruelle & lâche ! tu n'étois pas même digne de ma vengeance. . . Je la regrette. Oublions dans le sein de l'amitié, qu'il existe des cœurs à ce point insensibles & envieux.

FIN.





